

s o m m a i r e

Les propos de Jean Rostand p. 118

Le poisson pêché de Georges Cartier p. 119

Histoire de la philosophie de Frédéric Copleston p. 120

La littérature et sa conscience d'Henri Bars p. 122

Document: Jean-Paul Sartre et le Prix Nobel de Gabriel Marcel .. p. 140

Dr Georges Durand: Lettre de France p. 143

Page d'anthologie: "Je trace des sentiers dans mon hiver." (Jean Montaurier) p. 148

JANVIER 1965



M. le chanoine Lionel GROULX
(photo prise le 21 décembre, lors du lancement de *Chemins de l'avenir*)

Les propos de Jean Rostand

En fin d'octobre dernier, le journal *Les nouvelles littéraires* publiait une interview de Jean Rostand menée par Gilbert Ganne. Ce texte est extrêmement intéressant par les détails qu'il apporte sur l'enfance du célèbre biologiste français qui est, comme on le sait, fils d'Edmond Rostand et de Rosemonde Gérard. Il donne aussi d'utiles précisions sur sa carrière d'écrivain qui a débuté assez curieusement par de petits ouvrages satiriques pamphlétaires, des ouvrages que, dit-il, il n'écrit plus :

« A partir d'une certaine époque, qui va jusqu'à maintenant, je n'ai plus eu envie de m'attaquer aux travers des riches, au mariage... Je trouve ça mesquin. J'ai traversé des périodes de grand pessimisme, j'ai réfléchi davantage à la condition humaine. J'ai plus réfléchi sur l'homme que sur la médiocrité bourgeoise. J'ai eu l'impression que je dominerais ce marécage. »

Il parle aussi de ce qu'il envisage comme le problème le plus important de l'heure — un problème qui n'est pas par conséquent propre aux Québécois ! — celui de la pédagogie. Il estime que les enfants sont écrasés par les programmes scolaires, et que presque tout est inutile de ce qu'on leur apprend, qu'il faudrait « miniaturiser » le savoir et que, étant donné qu'on ne peut tout enseigner, il importe de former un esprit en lui donnant le moins de connaissances possible; pour lui, on ne devrait donner à l'enfant que le suc de chaque connaissance, une espèce de « gelée royale ».

Questionné par Gilbert Ganne, Jean Rostand parlera aussi de son incroyance. Son honnêteté et son évidente bonne volonté nous valent des propos à la fois savoureux et touchants :

« Si un jour vous aviez la grâce ? [question de Gilbert Ganne]. »

— Ce n'est pas possible !

— Si, je vous assure, ça peut vous arriver.

— Pour moi, on est tout seul dans cette espèce de folie !

— Vous n'avez jamais pensé au Christ ?

— Jamais !

— Vous êtes baptisé ?

— Oui, j'ai même fait ma première communion et je me suis marié à l'église avec une femme très croyante. Mais je suis scientifique et moraliste: les grenouilles et les hommes, et c'est tout.

(...)

— Vous croyez à la responsabilité de l'écrivain ?

— Oui, elle est énorme. D'autant plus que, quoi qu'on en dise, il n'est pas possible de faire une censure. Combien de fois ai-je entendu mon père dire: « J'ai un sujet, je peux écrire telle pièce, mais je n'ai pas le droit de le faire. » Mon père aurait refusé d'écrire un chef-d'œuvre plutôt que de pervertir. De telles idées ne sont plus de notre époque. C'est peut-être ça qui me rend incohérent. J'ai un côté

progressiste, et des racines qui plongent de l'autre côté. Pour la sensibilité, je tiens du christianisme. Comme certains animaux qu'on appelle « chimères », en biologie, moitié crapauds, moitié grenouilles, je suis un peu une chimère spirituelle. J'ai des morceaux chrétiens et des morceaux antichrétiens. Je me demande parfois si j'ai le droit d'avoir certains sentiments... Au moment de l'affaire de la Thalidomide, j'étais de ceux qui trouvaient inconcevable de supprimer une vie. D'un autre côté, pour un matérialiste comme moi, quelle importance de supprimer un être difforme, qui est à charge...

— Vous réprouvez aussi l'avortement ?

— Oui, ça me choque. Naturellement, il faut arriver à un contrôle des naissances. Mais l'avortement est un infanticide. Ce sont des idées qui ne vont pas avec le matérialisme. Je sens en moi des choses suspectes...

— Si vous aviez la foi, vous trouveriez une unité. Vous croyez qu'il y a des gens qui prient pour vous ?

— Oui, c'est gênant à dire.

— Parmi les académiciens ?

— Non, ce sont des gens très simples et des gens très bien. Non. Je n'ai pas l'impression que Daniel-Rops prie pour moi. Guittou peut-être...

— Vous ne croyez pas à l'efficacité de la prière ?

— Mais non, voyons !

— Et ça ne vous agace pas, tous ces gens qui prient pour vous ?

— Non, ça me touche énormément. C'est une preuve de sympathie, d'amour...

— Vous ne parlez pas de religion avec votre femme ?

— Jamais ! Je l'accompagne à la messe, mais je l'attends au café. J'aime surtout sa foi. Mon fils, François, est terriblement catholique.

— Pourquoi terriblement ?

— Parce qu'il est très fort. Il vit sa foi, c'est un grand croyant. Vous pensez que ça m'ennuie ?

— Non, vous avez trop de respect pour les autres.

— Mais si, je vois que vous êtes choqué...

— Je pense seulement que vous êtes cerné, pourchassé comme un cerf aux abois...

— Ah ! ah ! ah ! Je ne suis pas traqué par ma femme et mon fils, mais plutôt par des étrangers.

— Je me demande pourquoi tant de gens essaient de vous convertir ?

— C'est charmant, c'est joli, c'est touchant. D'habitude on se f... des autres.

— Pas les bons chrétiens ?

— C'est vrai.

— Alors, vous êtes rassuré ?

— Je ne suis pas content. Je trouve effrayable de penser que d'une minute à l'autre, tout peut s'arrêter. C'est enfantin de trouver la mort scandaleuse... Mais, moi, ça me révolte ! »¹

Et la longue interview se termine sur cette note douloureuse. Comment ne pas avouer que ces « choses suspectes » que Jean Rostand sent en lui nous le rendent bien sympathique.

Rita LECLERC

(1) *Les nouvelles littéraires*, 29 oct. 1964, pp. 1 et 11.

dialogue avec les livres

D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Georges CARTIER :

Le poisson pêché

Henri-Paul Bergeron

Le roman de Georges Cartier, *Le Poisson pêché* ⁽¹⁾, est la confession lyrique d'un boursier québécois enlisé depuis sept ans dans une vie de paresse abrutissante à Paris. Ce dernier prix du Cercle du Livre de France, en dépit d'un effort criant de réalisme sordide pour « faire Goncourt », maintient l'intérêt au long de ses deux cents pages de monologue ininterrompu. Le bavard inlassable qui est censé écrire sa confession sans pénitence dans la nuit du 18 juillet 1960 est une sorte de Clamence d'Albert Camus, mais dépouillé de préoccupation métaphysique et s'évertuant à imiter le langage ordurier du Roquentin de Jean-Paul Sartre. Je ne conteste pas à l'auteur le droit de faire porter à son héros le masque de la faune existentialiste qui hantait les caves de Saint-Germain-des-Prés dans les premières années de l'après-guerre, mais je ne crois pas que cela soit dans les registres de son talent.

Ce qui intéresse le lecteur dans ce roman, ce n'est pas le Pascal Richer d'un amoralisme animal, aussi vulgaire dans ses propos que dans ses sentiments, dont la nostalgie du pays ne dépasse guère les réactions d'un castor canadien qui s'ennuierait dans le jardin zoologique de Vincennes et rêverait aux forêts, aux lacs et aux montagnes du Canada. Derrière ce masque, l'on devine le vrai Pascal, sincère, émouvant, qui cherche à travestir ses sentiments. Le lecteur qui résiste à l'agacement que produit cette espèce de jeu

de cache-cache des deux Pascal ou du vrai Pascal et de son masque, verra dans ce roman non seulement une étude psychologique de la déchéance morale qui guette le « déraciné » canadien-français à Paris, mais aussi une sorte de parabole de notre révolte nationale. Les jeunes Lorrains « déracinés », auxquels Maurice Barrès rêvait d'insuffler son « énergie nationale », venaient eux aussi d'un pays dont la culture était menacée. Le jeune Canadien français qui vit à l'étranger a souvent l'impression de ne jamais avoir eu de véritable patrie. Les trois quarts du Canada lui semblent moins accueillants que la plupart des pays étrangers, et la « belle province » lui paraît tellement veule sous son masque de colonie anglo-américaine. Il est alors tenté de se dire: « Pourquoi troquer le mirage d'une patrie d'élection contre les avantages matériels d'une vie coloniale déguisée ? »

Ce n'est pas par hasard que le héros du roman s'éveille à la nostalgie du Canada et renonce au suicide à la suite de la possession d'une Anglo-Canadienne de l'Alberta, éduquée à Boston: c'est un amour qui ressemble au désir de néantisation de Sartre. En dominant ce bel animal nord-américain dont il vient de faire la rencontre, l'exilé rêve uniquement aux beautés sauvages du Canada. Il consent à y revenir en tenant en laisse ce représentant de la race dominante. Le sentiment de regagner son pays en maître et de recommencer à neuf lui fait oublier

tous ses efforts pour « saboter les derniers ponts qui pouvaient le relier au sol natal, à une patrie qu'il avait toujours reniée ».

Ce n'est pas par hasard non plus que ce monologue qui veut être « Le film du documentaire objectif d'une masse de subjectivité » s'adresse à cette Anglo-Canadienne endormie sur la lecture d'un roman de Hemingway. C'est le symbole parfait des « deux solitudes » : une confession masochiste devant un personnage endormi. A ce point de vue, certaines paroles de Pascal prennent une résonance plus profonde : « C'était une chance inespérée que tu sois Canadienne, sans être de langue française... Il ne faut pas faire erreur sur nous-mêmes : immense est la distance entre nous, même si nous sommes du même pays. Notre langue, notre culture nous séparent. Quoi nous unit, hors un paysage commun ? et encore ! »

Malgré son aspect caricatural, ce pauvre hère de Pascal Richer nous émeut comme un frère dévoyé manifestant la dépersonnalisation moutonnaire des « déracinés » canadiens qui suivent le cours de la Seine au lieu de suivre les cours de la Sorbonne, qui troquent leur langage avachi contre l'argot des cafés pour étrangers à Paris, qui émaillent leur conversation d'une douzaine de mots orduriers ou vulgaires que pas un Parisien qui se respecte n'emploie (con, connerie, fiche, foutre, dégueulasse...), qui se croient promus philosophes en répétant sans cesse les mêmes formules stéréotypées de 1945 (« La vie est une vacherie », « l'enfer c'est les autres », « J'en ai marre de masturber l'antiquité, etc. », « l'univers paradisiaque formé d'îles féminines que sont les amantes successives », « j'inexiste », etc.), qui font dévier

contre Dieu, l'Eglise, la morale, leur rancœur de se sentir apatrides... Pour tous ceux-là, la lecture du *Poisson pêché* pourrait être une source d'une réflexion salutaire. A tous ces poissons à la dérive dans les eaux sales de la Seine, il faut autre chose que l'appât d'un sentiment de domination sur une Anglo-Canadienne endormie ; il faut le sentiment d'une patrie bien à eux où il fait bon œuvrer. Mais avant de revenir, qu'ils enlèvent leur masque d'emprunt et n'hésitent pas à le jeter dans la Seine ou sous une rame de métro comme le piètre Pascal Richer se proposait de le faire pour sa carcasse de raté, et qu'ils écrivent comme lui : « Ci-git... Pascal Richer, mort, vif et enterré. Mort au monde, à sa vie, à deux pays. » Qu'ils renaissent à l'espérance en disant les derniers mots du monologue du Pascal véritable et non de son masque : « J'ai su de façon certaine, irréfutable, que j'étais descendu assez bas pour être à présent sauvé. »

Un roman qui fait réfléchir mérite d'être lu et critiqué. Georges Cartier a certainement l'étoffe d'un romancier de valeur pour avoir soutenu cette gageure d'intéresser son lecteur tout au long de ce monologue de deux cents pages tenu par un personnage aussi peu sympathique. Il a traité sans complaisance les détails scabreux, la plupart du temps inutiles, qui déparent son étude psychologique. Son œuvre peu banale mérite l'attention de tout lecteur averti.

(1) CARTIER (Georges)

LE POISSON PECHE. Roman. [Montréal] Le Cercle du Livre de France [1964]. 229p. 20.5cm.

Frédéric Copleston : *Histoire de la philosophie*

Henri-Paul Bergeron

Tout lecteur intéressé aux maîtres de la pensée occidentale se réjouira de voir les éditions Casterman entreprendre la publication en français de *l'Histoire de la Philosophie* ⁽¹⁾ composée par le Père Frédéric Copleston, s.j. Il s'agit d'une étude en six volumes de plus de cinq cents pages chacun, dont la première

édition en langue anglaise s'échelonna de 1946 à 1960. Le premier volume, consacré à la pensée gréco-romaine, et le deuxième à la philosophie médiévale, viennent de paraître pour la première fois en français. Le troisième volume qui étudie la pensée de la Renaissance a connu une édition française en

1958. Il faut espérer que les trois autres volumes au sujet de la philosophie moderne verront bientôt le jour.

L'ensemble de cette œuvre n'est pas simplement une étude historique, mais une synthèse des découvertes philosophiques en Occident, à partir des philosophes antésocratiques jusqu'au célèbre pédagogue de la philosophie moderne, Emmanuel Kant. Les maîtres les plus prestigieux se voient accorder une attention plus ou moins marquée selon leur importance et leur influence. Ainsi, la moitié du volume au sujet de la pensée antique traite des œuvres de Platon et d'Aristote, tandis qu'un quart est attribué à leurs prédécesseurs et un quart à leurs successeurs.

A première vue, ce partage semble très judicieux. Peut-être certains lecteurs auront-ils l'impression que la métaphysique plotinienne, inspiratrice de saint Augustin, de Bergson et de tant d'autres philosophes, ne reçoit pas une attention proportionnée à son importance. Il faut considérer que l'auteur en embrassant une synthèse aussi vaste dans le dessein de la mettre à la portée de ses étudiants et d'un public cultivé devait nécessairement sacrifier bien des développements de sa pensée. La préface nous éclaire sur le but de cet ouvrage qui s'adresse non pas aux érudits et aux spécialistes mais à ceux qui s'initient à la philosophie. L'auteur y avoue son désir de respecter la pensée traditionnelle du réalisme tout en demeurant ouvert avec le plus d'objectivité possible aux autres opinions. Il exprime son souci de tenir compte des découvertes les plus récentes dans le domaine de l'histoire de la philosophie antique. Il explique pourquoi il a dû alléger le plus possible sa bibliographie et tout l'appareil scientifique des œuvres destinées à des spécialistes.

Après une douzaine de pages d'introduction sur les caractéristiques de l'histoire de la philosophie, l'auteur entreprend successivement l'étude des philosophes antérieurs à Socrate et de ses contemporains. Cette partie semble bien documentée et supérieure à la moyenne des exposés de vulgarisation en ce domaine. Les deux géants de la pensée antique, Platon et Aristote, sont étudiés en deux cent cinquante pages fort denses, très précieuses non seulement pour celui qui commence à explorer les œuvres de ces génies mais même pour un lecteur ordinaire,

soucieux de connaître les inspirateurs de notre civilisation.

Le lecteur appréciera le souci pédagogique constant de l'auteur, son art de faciliter l'approche des œuvres les plus difficiles, sans cependant les simplifier à outrance. Cet art est particulièrement sensible dans les vingt pages de conclusion qui dressent le bilan de la pensée philosophique gréco-romaine et mettent de nouveau en lumière les deux figures de proue, Platon et Aristote. A la suite de certains Pères de l'Eglise comme Clément d'Alexandrie, l'auteur souligne la mission providentielle de ceux qui ont préparé l'humanité à recevoir le message chrétien par la doctrine philosophique d'un Dieu transcendant et d'une morale élevée, et qui ont fourni aux théologiens une riche provision d'instruments dialectiques et de concepts métaphysiques.

Le deuxième volume du Père Copleston est conçu de la même façon que le premier: il laisse dans l'ombre certains philosophes moins importants pour jeter plus de lumière sur les principaux. Dans la centaine de pages réservées aux influences pré-médiévales, saint Augustin se taille la part du lion. Les deux cents pages qui suivent nous présentent les penseurs antérieurs aux deux maîtres les plus marquants de la scolastique, saint Thomas d'Aquin et Duns Scot, qui se partagent la dernière moitié du volume. En dépit de cette préférence pour les grands systèmes, l'auteur nous renseigne suffisamment sur les philosophes arabes et la plupart des écoles philosophiques du moyen âge. Un exposé qui aurait voulu être exhaustif aurait pris des proportions trop considérables.

Tous ceux qui s'intéressent à la philosophie ne se borneront pas à souhaiter l'édition complète en français de l'ouvrage du Père Copleston, mais ils en voudront le prolongement par une étude des philosophes contemporains. L'auteur devrait pouvoir se trouver des collaborateurs pour l'aider à poursuivre ce travail d'un vif intérêt non seulement pour les étudiants de philosophie mais pour un vaste public.

(1) COPLESTON (Frédéric)

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. T. I: La Grèce et Rome — T. II: La philosophie médiévale. [Tournai] Casterman, 1964. 548p. et 660p. 22cm. Relié.

Dorénavant, pour connaître la cote morale des ouvrages qui font l'objet d'une étude critique ou d'une recension dans LECTURES, on voudra bien se reporter à la rubrique Cote morale des nouveautés où sont groupées les cotes morales de chaque numéro. Comme on pourra le constater, tous les ouvrages ne sont plus cotés, mais seulement ceux qui ont besoin de l'être, tels que les romans, les ouvrages qui appellent des réserves.

Henri Bars :

La littérature et sa conscience

Bernard-M. Mathieu, o.p.



Le 20 mai dernier, Henry Bars recevait le Grand Prix catholique de littérature pour le présent volume ⁽¹⁾ et l'ensemble de son œuvre. Dans le lexique des auteurs catholiques qui terminent son ouvrage, *Histoire de la littérature catholique contemporaine* ⁽²⁾ Gonzague Truc nous donne une courte biographie de Bars. Son premier ouvrage, *Croire ou l'Amen du salut*, a paru en 1956. L'auteur ordonné prêtre en 1933, professeur de lettres et de philosophie pendant vingt ans, avait « attendu l'âge de la maturité pour confier au public son premier livre », écrit Truc. Si les précédents ouvrages étaient de la valeur de celui-ci, je regrette de ne pas les avoir lus. Maintenant je suis convaincu qu'il est un excellent écrivain et qu'il a bien mérité ce prix.

*
* *

Ce livre est une longue réflexion sur la condition d'écrivain. Quoi de plus normal que cette interrogation, cet examen de conscience sur un métier qu'on exerce tous les jours.

Dès le début l'auteur force le lecteur à la réflexion. Ce dernier ne sera peut-être pas toujours d'accord, mais il ne pourra s'empêcher d'admirer la virtuosité de Bars; celle-ci apparaît dès les premières pages. Il s'agit des grands écrivains qui malgré le poids des ans noircissent sans cesse du papier; le passage mérite d'être cité: « Je pense au drame de ces grands écrivains chargés d'ans et d'ouvrages, et que rien n'arrête plus. Ni la prudence, car ils n'ont plus rien à gagner. Ni la crampe: jamais leur main

ne fut plus alerte. Ni les chances de la publication: quel éditeur, quel journal dédaignerait une plume aussi auguste, corrosive comme une pointe à pyrograver, déchirante comme un stradivarius? Mais de servante elle est devenue maîtresse, d'instrument organe, et voici qu'elle court jusqu'à la mort, traînant après elle le bras et l'esprit, exigeant chaque jour sa ration de pages noircies, vampire qui suce le génie, et obtient de sa complaisance un débit croissant de choses intelligentes (saugrenues parfois) sur tous sujets. Il semble que la victime — je ne parle pas ici de son lecteur — ait conscience par éclairs de son étrange maladie, de son incontinence littéraire. Mais cette conscience même lui fournit la matière vraiment irrésistible d'un nouveau développement: il écrit alors des pages brillantes qui seront éternellement admirées, sur la vanité d'écrire. » (P. 17) L'auteur n'a pas mis de nom, mais ce portrait ressemble étrangement à celui de Mauriac. Toutefois l'« incontinence littéraire » de l'auteur des *Mémoires intérieurs* ne me déplaît pas; nous lui devons des pages écrites dans une langue incomparable. Mais il y a d'autres écrivains de sa génération, académiciens aussi, à qui je ne ferais pas le même compliment...

N'en déplaise à la jeune génération, elle peut trop facilement et à trop bon marché se procurer des livres, pour pouvoir les aimer vraiment. On ne se prive pas de fumer pour acheter par exemple l'*Odyssée* d'Homère; le « livre de poche » est à la portée de toutes les bourses. « Pour aimer vraiment les livres, il faut avoir eu faim de livres, et précisément de tel livre, et n'avoir pas toujours été rassasié; il

faut avoir gagné *Le spleen de Paris* sur son tabac mensuel, *l'Histoire du sentiment religieux* sur beaucoup de petits déjeuners. » (P. 27)

Peut-on être en même temps prêtre et écrivain de vocation ? Ou y a-t-il incompatibilité entre les deux ? Henry Bars est très bien placé pour en parler, puisqu'il est prêtre et qu'il fait de la littérature, de l'excellente. La question est très importante; la réflexion de Julien Green que cite l'auteur, beaucoup de chrétiens peuvent la faire: « Pourquoi un religieux s'occupe-t-il de littérature ? C'est ce que je ne comprendrai jamais » (p. 75). Le vrai, c'est que le prêtre qui veut être pleinement prêtre, et qui a une réelle vocation d'écrivain est un homme déchiré par deux appels. « Plus l'écrivain est doué, écrit Bars, plus il se sent heureux d'écrire, plus vite et plus puissamment il s'avise que les chevaux du langage supportent malaisément ce mors que la fonction du prêtre leur met dans la bouche. Ce n'est pas que le consacré devienne l'esclave de son instrument, mais il ne fait rien qui vaille s'il n'est pas possédé par la passion propre à son art: c'est une passion noble comme on dit, mais c'est une passion naturelle et terriblement despotique. Il ne s'agit pas d'ambition, il ne s'agit pas de vanité; il s'agit d'amour; et c'est le mariage de cet amour avec un autre amour, infiniment supérieur, terriblement exigeant lui aussi, c'est cela qui coûte cher. » (P. 83) Je pense avec l'auteur que le prêtre écrivain doit accepter loyalement cet état de tension qui, à certaines heures, peut être tragique, et vivre ce drame « de tout son cœur et selon sa vérité » (p. 85).

Le chapitre sixième *La gloire ardente du métier* nous plonge au cœur de la profession d'écrivain: la fabrication d'un livre. Si l'écrivain doit être un artiste, il doit être aussi un bon ouvrier, et bien édifier la charpente d'un ouvrage n'est pas facile. A ce propos l'auteur écrit que le critique Albert Thibaudet se moquait un peu de « la parfaite fabrication d'un Bourget, dont les romans se moulaient si bien sur les livraisons de la *Revue des deux mondes* » (p. 228). Et Bars ajoute: « Et il est vrai que l'artiste est aussi *fabriquant*, qu'il n'a pas à en rougir » (p. 228). Au contraire, il doit s'en réjouir; un Roger Martin du Gard qui était un grand artiste, était aussi un architecte de premier ordre. Si son roman *Les Thibault* reste une des grandes œuvres romanesques de l'entre-deux-guerres, cela est dû sans aucun doute à sa parfaite composition.

Un livre comme celui-ci se devait d'avoir un chapitre sur le critique littéraire, cet homme qui écrit sur les livres des autres. La meilleure définition du critique et de la critique, nous la devons à Sainte-Beuve, et Henri Bars la cite au début de son chapitre

Qu'est-ce qu'un critique ? « Je pense sur la critique deux choses qui semblent contradictoires et qui ne le sont pas: 1° Le critique n'est qu'un homme qui sait lire, et qui apprend à lire aux autres. 2° La critique, telle que je l'entends et telle que je voudrais la pratiquer, est une *invention* et une *création* perpétuelle. » (P. 261) Savoir lire au sens de Sainte-Beuve est très difficile et les critiques qui y parviennent sont rares. La lecture doit être un dialogue, et comme tel demande un oubli de soi. Le critique doit s'efforcer de se mettre à la place de l'auteur. On n'abdique pas son jugement pour cela; on le suspend pour mieux saisir les intentions de l'écrivain.

Faire de la critique une *invention*, une *création* est plus rare encore. Le véritable critique est un artiste, et qui dit artiste dit aussi créateur. Le genre littéraire de la critique, comme les autres genres littéraires « est, écrit l'auteur, une certaine manière de mettre au monde des œuvres » (p. 275).

De plus, pour être un bon critique, il faut posséder une grande culture et une information étendue. C'est ce qui a fait la force d'Albert Thibaudet, et actuellement de Pierre-Henri Simon. Je pense que le manque d'information est une lacune chez beaucoup de critiques du Canada français. Leurs connaissances théologiques, philosophiques et historiques sont assez rudimentaires. D'où le résultat: des pages qui sont souvent maigres.

*
* *

« Mais je songe que ce volume est déjà bien lourd », écrit l'auteur, en terminant, « qu'il n'est pas le premier de ma façon, que j'ai peut-être encore quelques années de travail devant moi, que tant de projets encombrant ma cervelle... » (P. 356) Ce volume est surtout lourd d'une riche matière traitée par un maître écrivain, qui a une érudition tenant du prodige. Je souhaite que les nombreux « projets » soient mis à exécution pour la plus grande joie du lecteur. Suis-je trop pessimiste ? Il me semble que les livres de cette qualité sont de plus en plus rares.

(1) BARS (Henry)

LA LITTÉRATURE ET SA CONSCIENCE. Paris, Bernard Grasset [1963] 380p. 20.5cm.

(2) GONZAGUE TRUC, *Histoire de la littérature catholique contemporaine*. Tournai, Casterman, 1961. P. 297.

Notices bibliographiques

Littérature canadienne

Littérature

BASILE (Jean)

LA JUMENT DES MONGOLS. Montréal, Editions du Jour [1964]. 179p. 21cm. (Coll. *Les romanciers du Jour*, no 13)

Ce roman de Jean Basile, le premier d'une tétralogie intitulée *Roma-Amor*, amènera-t-il tous ses lecteurs à réfléchir profondément ? Je l'espère. Bien entendu, je ne parle pas ici de cette réflexion facile que provoque spontanément toute vraie découverte de valeurs humaines. Plutôt, je dirais que la réflexion suscitée par ce roman viendrait de la simple horreur du vide, et plus précisément d'un sens du tragique retrouvé en mouvement second et surgissant comme à rebours du remuement de « vieilles tristesses » qu'opère le romancier dans la description de ses personnages déshumanisés. Tel peut être, il me semble, l'effet bénéfique de ce roman, à la condition toutefois que le lecteur soit capable de tous les courages.

Il y a, en premier lieu, l'utilisation d'une technique romanesque qui nous horripile. C'est la recette du roman servi à la moderne et sans plus de succès retentissant, toujours remarquable à sa massivité : un texte d'une seule volée, coupé en six chapitres, sans paragraphes, farci de phrases qui n'ont de proustien à mon sens que leurs dimensions filandreuses et dans lequel s'affolent d'hésitantes virgules. C'est une autre agacerie que cet emploi du style petit nègre tout en ellipses, soit du genre suivant : « ... si envie de culture écouter

Wagner, si pas envie repasser les pantalons... », soit d'un autre genre qui est le dispositif à laisser aux pièces de théâtre : Moi : « Tu sais bien que... » Elle : « Si on peut », etc. Moi : « Si tu veux, cessons de jouer la comédie »... etc.

Mais le courage le plus sollicité du lecteur, c'est l'effort de réflexion dans les pauses ou l'ultime pause de sa lecture. Aussi surprenant et contradictoire que cela puisse être, le roman ne présente de valeur qu'indirectement par la densité plus ou moins consistante de son affabulation et de sa psychologie. A la réalité, il n'y a qu'une image à voir, celle « de pauvres sinistrés sur un îlot insalubre » : « La Maine (alias boulevard Saint-Laurent), dit l'un deux, c'est notre dimension tragique ». Dans ce cadre et sous le signe de la double dimension du sexe et du parfait désœuvrement remue un « petit monde » d'individus qui s'assemblent parce qu'ils se ressemblent. On se trompe sans trop de déplaisir sur le chapitre de l'amour, on agite mille arguties sur toute chose sans jamais faire le point sur ce qu'on est ou devrait être, on twiste sur des airs de Mozart, on ripaille à la chandelle ou l'on va de nuit promener son petit bonheur, ici et là, dans des bouges portant grandes enseignes lumineuses. La douce vita montréalaise, quoi ! vécue par des gens qui ont décidé de prendre la ville aux tripes et de faire feu de leurs quatre fers. « Quand on sera vieux, prétend l'un d'eux, nous habiterons Outremont et deviendrons de charmants petits intellectuels » ! Il arrive que ces rêveurs d'utopies, tout incapables qu'ils soient de solitude et de silence, s'interrogent en entremêlant des aphorismes de tout acabit, comme

seraient les propos entendus à la fois d'enfants de chœur et d'enfants de bohème : « Qui sommes-nous ? nous sommes des voyous, des paresseux, des vicieux et des imbéciles... des prétentieux, des salauds... Dieu nous aime pour ce que nous sommes... Nous n'avons pas le courage des vraies solutions. Tout est pur aux intelligents impurs... » etc., etc. Ainsi tournent dans le cercle inscrit de leur désert d'ennui ces cavaliers et leurs amazones qui tous ensemble n'ont d'autres lois que les leurs, qui vivent vraisemblablement de l'air du temps ou des apanages du lit. La symbolique jument de ces morgues, Armande, les devance tous : un jour, se voyant enceinte, elle se bourre de quinine, s'applique une sonde et vient mourir au cénacle, sans trop créer d'émoi, au milieu de ses comparses.

Bref, une curieuse anecdote que Jean Basile aurait pu condenser pour donner plus de corps et aussi plus d'âme à l'ensemble de son roman : c'est en somme un récit qu'il nous fait, dans lequel les menus détails sont livrés sans plus de complaisance, mais du même coup se révèle le peu de profondeur humaine de ses personnages qui deviennent factices. Il est vrai qu'on ne trouvera pas ici l'embryon d'une quelconque philosophie, comme l'auteur a pris soin de nous en avertir. De plus, nous dit-il, « je n'invente rien, ni héros, ni décor, ni situations ». Ce dont on se rend compte d'emblée ! Dommage pour un auteur qui se propose de nous entretenir « des quatre choses importantes de la vie, l'amour, la création, l'enfance et la mort ». Nous sommes vraiment à l'heure du lecteur !

Roland CHARLAND

Liste des ouvrages canadiens récents

Afin de mettre nos abonnés plus rapidement au courant de la production canadienne, dans tous les domaines, nous publierons dorénavant chaque mois, une liste des dernières nouveautés parues. Il s'agit là d'une simple nomenclature d'ouvrages, sans indication de leur valeur. Bon nombre de ces ouvrages seront ultérieurement l'objet d'une recension ou d'une étude critique qui en établira la valeur.

Généralités

VINET (Bernard)

Travaux semestriels — Dissertations et thèses. Comment les préparer, comment les présenter. Montréal, Centre de psychologie et de pédagogie [1964]. 98p. 22cm. Relié.

Religion

CREPEAULT (P.-E.)

Le célibat du prêtre. [S.l.n.e.n.d.] 23p. 22.5cm.

Education

EN COLLABORATION

La structure du premier cycle universitaire. Montréal, Centre de psychologie et de pédagogie, 1964. 68p. 18cm.

Sciences pures et appliquées

GHEDIN (Josette)

Votre visage, madame. Montréal, Editions de l'Homme [1964]. 126p. ill. (h.-t.) 20cm.

LEBEL (Wilfrid)

Les mesures équivalentes. 2 volumes en 1 seul. Français et Anglais. Montréal, Centre de psychologie et de pédagogie [1964]. 184p. 19.5cm.

Poésie

BEAUDOIN (Jean Gibeau)

Guerre de sang (ou le Juif). [Montréal] Editions du lys [1964]. 95p. 21cm.

BLAIS (Marie-Claire)

Existences. Poèmes. Québec, Editions Garneau [1964]. 51p. 21cm.

CHAURETTE (Andrée)

La cellule enneigée. Montréal, Editions de l'Hexagone [1964]. 40p. 20cm.

MAILLET (Andrée)

Elémentaires. (1954-1964) Montréal, Librairie Déom [1964]. 57p. 21cm. (Coll. *Poésie canadienne*, no 8)

PAGEAU (René)

Solitude des îles. Illustré par Bruno Hébert. Montréal, Editions de l'Atelier [1964]. 77p. ill. (h.-t.) 19cm.

PALLASCIO-MORIN (Ernest)

Autopsie du secret. Québec, Editions Garneau [1964]. 78p. 20.5cm.

ROBERT (Guy)

Littérature du Québec. T. I: Témoignages de 17 poètes. Montréal, Librairie Déom [1964]. 333p. 20.5cm.

SCHENDEL (Michel van)

Variations sur la pierre. Montréal, Editions de l'Hexagone [1964]. 46p. 21cm.

VALOIS (Frédérique)

Reflets de berylune. Poèmes. Préface de Gilles Hénault. [Montréal, Centre de psychologie et de pédagogie, 1964.] 55p. ill. 24.5cm.

Romans, contes et nouvelles

ANNE-MARIE

L'Aube de la joie. Roman. Montréal, Fides [1964]. 215p. 15cm. (Coll. *Alouette bleue*, no 15)

CARON (Albert Ena)

Les mauvais bergers. Montréal, Editions de l'Homme [1964]. 157p. 20.5cm.

LANDRY (Louis)

Fables. Illustrations de Jean Landry. Couverture de Michel Landry. [Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1964.] 159p. ill. 21cm.

LECOURS (Raymond)

Gésine. Montréal, Editions de l'Homme [1964]. 174p. 20.5cm.

PARIZEAU (Alice)

Survivre. [Montréal] Le Cercle du Livre de France [1964]. 315p. 20.5cm.

RENAUD (Jacques)

Le cassé. [Montréal] Editions Parti-Pris [1964]. 126p. 15.5cm. (Coll. *Paroles*, no 1)

Essais

TOUPIN (Paul)

L'écrivain et son théâtre. [Montréal] Le Cercle du Livre de France [1964]. 97p. 20.5cm.

Biographie

MITCHELL (Sœur Estelle), s.g.m.

Mère Jane Slocombe, neuvième supérieure générale des Sœurs grises de Montréal (1812-1872). Montréal, Fides [1964]. 495p. ill. (h.-t.) 22cm.

Histoire

MINISTERE DES AFFAIRES CULTURELLES

Inventaire des greffes des notaires du régime français. T. XX: Louis Chambalon (1692-1716). Québec, Roch Lefebvre, 1964. 98p. 25.5cm.

RIOX (Jean-de-la-Croix)

Gabriel Sagard, Théodat. Montréal, Fides [1964]. 94p. 16cm. (Coll. *Classiques canadiens*, no 26)

Littérature étrangère

Morale

MORIN (Violette) et
MARAULT (Joseph)

UN MYTHE MODERNE :
L'EROTISME. [Tournai] Cas-
terman, 1964. 128p. 19cm.
(Coll. *Toute la question*)

L'érotisme n'est pas né d'hier, il est vieux comme le monde. La différence — elle est grosse de conséquences — c'est que maintenant il est partout.

La première partie de ce livre est une analyse sociologique, très bien conduite, de l'érotisme, par Violette Morin. La seconde, écrite par Joseph Marault, a comme titre: *Erotisme et valeurs morales*.

Notre civilisation, si elle est splendide, est aussi sordide: elle est une civilisation du plaisir; il faudrait être totalement inconscient pour ne pas l'admettre. Dans l'introduction, on signale qu'une enquête auprès d'ouvriers et d'étudiants a montré que 63% de ceux-ci et 75% de ceux-là ambitionnent une existence facile, débarrassée de soucis, avec « des plaisirs passifs immédiats » (p. 8). Ces plaisirs, l'érotisme les apporte. L'amour véritable est dialogue de deux personnes, et il prend sa véritable dimension dans le temps. L'érotisme, au contraire, refuse cette notion de personne; seul le sexe-objet l'intéresse, et l'instant lui suffit. « Tout entier dans l'instant — « il n'y a plus d'après », dit une chanson à la mode — il meurt aussitôt né. Au lieu d'être partage et échange, il tend à devenir un en-soi stérile, étouffé, étouffant. » (P. 9)

Ce qu'il y a de terrible, c'est que l'érotisme s'insinue partout. Il fait maintenant partie de notre vie quotidienne; nous pouvons être contre, mais nous ne pouvons pas ne pas le voir. « On en voit même tant, partout et tout le temps, qu'on en est voyeur: voyeur indifférent ou

pervers, accoutumé, myope, lucide ou amateur, voyeur pour ou voyeur contre, mais voyeur. Notre civilisation à images mobiles ou immobiles (cinéma, télévision, affiches, photos de magazines et de publicité), est une civilisation à images érotisées. » (P. 13) Veut-on des exemples? La publicité, entre autres, nous en offre par milliers. Cette dernière « est là comme une musique de fond à bercer et à imbibir nos vies quotidiennes, tout en stimulant nos fonctions consommatrices. Cette persuasion clandestine se drape d'érotisme, irrigue de l'érotisme » (p. 16). Tous les moyens sont bons pour vendre un produit. Même si certains de ces produits sont pauvres en érotisme, la publicité va leur en donner. « Pour le dentier, nous verrons l'image d'une bouche gourmande s'approchant du fruit d'Eve: « Avec lui vous pouvez croquer une pomme »; le cirage: « la crème de beauté de la chaussure »; la casserole: « un miroir ». » (P. 18)

La deuxième partie, *Erotisme et valeurs morales*, m'apparaît assez faible. Sur le dos de la couverture du livre, je lis: « Des questions nettement posées. Des réponses claires, nuancées, précises. » La question est posée, mais les réponses ne sont ni « claires », ni « précises ». Mais je dois dire que sur les causes de l'envahissement de l'érotisme, l'auteur a des vues justes. « Par réaction contre la pruderie victorienne et les horreurs de deux guerres successives, par défense aussi contre les perspectives d'un nouveau cataclysme, l'homme, pressé de vivre et menacé de mourir avant d'avoir vécu, fatigué, affolé par le rythme de la civilisation contemporaine, se hâte, tant qu'il en a la force et le goût, d'épuiser ses bonheurs. » (P. 103)

Ce livre est très riche d'enseignement pour la pastorale. Il est difficile plus que jamais de faire passer le message évangélique dans un monde livré à la frénésie du plai-

sir. Et pour un chrétien soucieux de vivre sa vie de baptisé et d'enfant de Dieu, une forte vie spirituelle est nécessaire plus que jamais. Sinon, les chances sont grandes que l'érotisme devienne une « religion nouvelle » comme l'a bien montré Violette Morin.

Bernard-M. MATHIEU, o.p.

Religion

HAYEK (Michel)

LITURGIE MARONITE.
Histoire et textes eucharistiques.
[Tours] Mame [1964]. 435p.
21.5cm. (Coll. *Lumine in Fidei*)

Le Père Michel Hayek vient de nous donner, pour la liturgie maronite, un ouvrage que nous souhaiterions voir imité pour chacune des liturgies orientales. Un beau volume composé dans une typographie élégante, imprimé sur papier de qualité, nous présente cette ancienne liturgie d'abord dans une introduction historique de 220 pages, ensuite dans une partie documentaire de 190 pages (choix de textes eucharistiques traduits en français). Le tout, muni de bons index et d'une bibliographie. L'attention croissante portée par les chrétiens occidentaux aux liturgies orientales, les découvertes et échanges provoqués par le Concile, le mouvement actuel d'œcuménisme qui touche de près les Eglises orthodoxes, tout cela nous amène à souhaiter des études plus nombreuses et plus poussées, de même que des collections de textes plus complètes sur ce patrimoine de la chrétienté qui vit à l'Orient.

Dans la première partie, la sûreté d'information et la clarté d'exposition de l'auteur (qui appartient au patriarcat maronite d'Antioche), nous permettent une saisie très attachante de cette partie ancienne et originale de l'Eglise qu'est le groupe maronite.

Et d'autre part, les textes choisis et bien traduits (quoique bien des phrases soient longues...), nous permettent encore une fois de toucher à ce mode d'expression si différent du nôtre, d'avancer dans cette vertu de religion vécue de façon peut-être plus affective, mais plus riche aussi, par les orientaux, et d'assister à ces effusions de prières aimantes et respectueuses remplies de doctrine, qui caractérisent nos frères de l'Est.

Citons en terminant la belle action de grâces de l'anaphore « Charar » :

« Louange à toi, pour ta grâce envers nous, et pour ta majesté ineffable, ô Feu dévorant que nos doigts ont porté, ô Braise vivante sur laquelle nos lèvres se sont posées... »

Je t'ai porté, ô Dieu, dans le creux de ma main, et je t'ai baisé sur mes paumes, ô Maître des mondes, toi que les univers ne peuvent contenir, toi qui contiens tout, je t'ai posé dans ma bouche...

Que par la manducation de ton Corps, mes désirs s'évanouissent, et par l'abreuvement à ton Calice, mes passions s'éteignent... et que, par toi, je mérite la rémission des péchés dans l'un et l'autre siècle. Amen. » (P. 221)

Guy-M. BERTRAND, c.s.c.

RAHNER (Karl)

ELEMENTS DE THEOLOGIE SPIRITUELLE. Essais. Paris, Desclée de Brouwer [1964]. 298p. 20cm. (Coll. *Christus*, no 15)

La collection *Christus*, où l'on compte déjà plusieurs ouvrages précieux sur la vie chrétienne, vient de s'enrichir d'un livre où sont groupées les traductions de la plupart des essais du volume 3 de *Schriften zur Theologie*, publié par le P. Karl Rahner chez Benziger en 1957.



Karl RAHNER

A cause de l'intérêt grandissant des lecteurs catholiques pour les écrits du Père Rahner, nous donnons ici un bref sommaire des études ici traduites : *Première partie*, problèmes fondamentaux : La perfection chrétienne; L'humanité de Jésus et notre rapport avec Dieu; Le renoncement; Passion et ascèse; De la bonne intention. — *Deuxième partie*, sur les sacrements : Eucharistie et confession. — *Troisième partie*, sur la vie quotidienne du chrétien : De la prière et de quelques autres sujets. — *Quatrième partie*, sur les états de vie dans l'Eglise : Consécration du laïc pour la pastorale, et vie sacerdotale.

Le feuillet de publicité prétend que ces *Eléments de théologie spirituelle* s'adressent à tous, non seulement aux spécialistes, mais aussi aux prêtres et aux laïcs « qui veulent suivre les développements actuels de la recherche théologique et nourrir leurs réflexions chrétiennes ». — Nous voudrions bien que tous soient capables de lire ces pages où la vaste culture philosophique, théologique et historique du Père Rahner, s'allie à la profondeur de ses intuitions surnaturelles et à la lucidité étonnante de son zèle sacerdotal; mais il nous faut rappeler que cet écrivain, par la puissance même de sa réflexion et par la complexité de son style, a de quoi dérouter les lecteurs trop faciles.

On pourrait aussi déplorer que certains lecteurs, peu préparés, peu décidés à profiter sérieusement de ces richesses, utilisent de façon superficielle, et parfois fausse, les idées rahnériennes, avec un plus grand désir de se justifier ou de paraître, peut-être, que d'être objectif. Mais de toute façon, les richesses sont incontestablement là, dans cette pensée très personnelle, mais aussi très orthodoxe et très actuelle, qui aborde avec un calme et un courage étonnants la plupart des grands problèmes qui confrontent les chrétiens de nos jours.

Dans l'ouvrage qui nous occupe, l'auteur consacre assurément plusieurs pages à la problématique des questions abordées, mais les sujets sont quand même traités sous un angle plus pratique que spéculatif, et leur méditation serait sûrement profitable à tous ceux qui cherchent un ressourcement des valeurs chrétiennes fondamentales.

Peut-être la meilleure façon d'utiliser ce livre, pour ceux qui ne sont pas experts dans les sciences telles que la philosophie et la théologie, serait d'en entreprendre l'étude en équipe: on aurait ainsi plus de chance de découvrir les divers aspects, multiples et très féconds, de ce modeste ouvrage d'un grand penseur chrétien.

G.-M. BERTRAND, c.s.c.

DANIELOU (Jean) et MARROU (Henri)

NOUVELLE HISTOIRE DE L'EGLISE. T. I : Des origines à saint Grégoire le Grand. Introduction de Roger Aubert. Paris, Editions du Seuil [1963]. 614p. 20cm. Relié.

Cette *Histoire de l'Eglise* comptera cinq volumes; la qualité du tome premier est de très bon augure pour les suivants.

L'Eglise étant le Peuple de Dieu, son histoire n'est donc pas seulement celle de ses chefs, mais aussi celle des membres; trop ouverts jadis, les historiens se limitaient à



Jean DANIELOU

montrer l'action des papes et des évêques. « Il faut, écrit Roger Aubert dans l'introduction, que l'histoire de l'Eglise s'intéresse en outre et dans une large proportion, au peuple fidèle lui-même, à ces laïcs dont le nom vient précisément du terme grec *laos* qui signifie peuple. Ceux-ci constituent numériquement la part la plus importante de l'Eglise dans sa réalité concrète et sont loin de n'avoir tenu dans sa vie qu'un rôle passif. » (P. 12) Les auteurs de cette *Nouvelle Histoire de l'Eglise* tiennent donc à signaler le rôle actif des laïcs au sein de l'Eglise; même les simples fidèles doivent intéresser l'historien, parce qu'ils constituent dans l'Eglise « des membres à part entière » (p. 12). Il va de soi aussi que cet ouvrage tiendra compte du mouvement œcuménique actuel, et de l'esprit de notre temps. L'historien doit montrer honnêtement que l'Eglise du Christ, tout en demeurant ferme, a souffert des schismes et des hérésies, et reste affaiblie par les pertes subies. Les collaborateurs veulent écrire « l'histoire de l'unique Eglise de Jésus-Christ, qui n'oublie pas la place qu'ont tenue et que continuent à tenir de fait dans cette histoire les autres Eglises » (p. 26).

Le premier volume a été écrit par le Père Jean Daniélou et M. Henri Marrou, deux spécialistes de

l'Eglise ancienne. Le premier a rédigé la partie couvrant les trois premiers siècles. Son récit est très serré, mais l'image qu'il présente des origines du christianisme est bien vivante. Très au courant des plus récentes recherches, notre auteur se montre un historien bien informé.

M. Marrou avait la partie plus belle; la période étudiée — de la persécution de Dioclétien à la mort de Grégoire le Grand, 303-604 — étant mieux connue. Par contre cette période, celle de luttes théologiques très dures, présente des difficultés, et ici l'auteur, un laïc comme on sait, se montre d'une haute compétence. Saint Augustin et son œuvre sont bien connus de M. Marrou. L'Eglise vénère en l'évêque d'Hippone, le Docteur de la Grâce; mais Jansénius, Saint-Cyran et leurs disciples ont-ils entièrement tort dans l'interprétation de la pensée augustinienne? Cette question je me la suis posée bien souvent, sans trouver la solution; elle nous est donnée par Marrou dans un texte éclairant. Face à un rude adversaire, Pélage, le grand Docteur a été amené « à raidir sa garde, à durcir sa pensée, à utiliser des formules qui dépassaient peut-être sa conviction profonde, et certainement la foi authentique professée par l'Eglise. Si celle-ci n'a cessé de vénérer en lui le Docteur de la Grâce, il est bien vrai aussi qu'elle s'est toujours tenue en deçà de certaines majorations contenues dans ces traités antipélagiens; qu'il y ait eu là au moins l'amorce d'un péril, l'erreur où s'engagèrent tant de lecteurs l'atteste, de Gottschalk à Jansénius, en passant par Wycliff, Luther et Baius » (p. 455).

Cette *Nouvelle Histoire de l'Eglise*, si elle est destinée à un large public, n'est pas de la simple vulgarisation. Bien au contraire: les nombreuses notes, une bibliographie couvrant trente-cinq pages, la chronologie des principaux événements, et l'index analytique font de ce livre un ouvrage de première valeur pour les étudiants et les professeurs.

Bernard-M. MATHIEU, o.p.

DHEILLY (J.)

DICTIONNAIRE BIBLIQUE. [Tournai] Desclée [1964]. 1259p. 22.5cm. Relié.

L'auteur de ce dictionnaire est manifestement un chercheur d'une admirable patience. Il s'était fixé comme but de son ouvrage de rassembler brièvement les innombrables renseignements susceptibles d'aider à mieux comprendre la Sainte Ecriture. Il a très bien réalisé son intention.

Il convient de souligner d'abord que ce volume contient 2500 articles, qui traitent des multiples domaines ayant des incidences bibliques, tels que l'archéologie, l'histoire, la géographie, les institutions, la littérature biblique, les personnages, les thèmes bibliques, la théologie. Les titres de tous ces articles sont groupés, par ordre alphabétique, dans des tables spéciales.

En appendice, l'auteur ajoute notamment des détails très intéressants sur l'équivalence actuelle du calendrier babylonien, des mesures de longueur et de capacité, des poids, des monnaies grecques et romaines. Ainsi, il indique notamment que, en 1964, un statère vaut environ 47 francs, une obole 4 francs, un denier 1,70 franc, un talent 140,000 francs, une mine 2350 francs, une coudée 45 centimètres, un stade 185 mètres, un mètre 39,4 litres, etc.: autant de détails qui peuvent ajouter une coloration intéressante à la compréhension des textes bibliques concernés.

Quand les articles s'y prêtaient, l'auteur n'a pas négligé les compléments connexes à la spiritualité et à la liturgie. De plus, ses exposés tiennent compte des résultats actuels des sciences bibliques et, pour les points qui comportent encore plusieurs hypothèses, il s'est efforcé de combiner tradition et progrès et de proposer l'opinion qui semble actuellement la plus certaine.

Sans doute, en un seul volume, l'auteur devait se limiter aux renseignements essentiels sur chacun des sujets abordés; néanmoins, il a

indiqué les références qui pouvaient orienter le lecteur vers des ouvrages plus spécialisés et plus détaillés sur les questions traitées.

Toutes les qualités de cet ouvrage, énumérées ici très sommairement, en font un instrument de travail très précieux pour tous ceux qui désirent étendre leur culture biblique et théologique.

Ovila MELANÇON, c.s.c.



STEINMANN (Jean)

*LITTÉRATURE D'HIER
ET D'AUJOURD'HUI.* [Bruges]
Desclée de Brouwer [1963].
238p. 19.5cm.

L'abbé Jean Steinmann est mort tragiquement en Palestine le 8 avril 1963. Quelques jours avant son départ pour la Terre Sainte, il avait remis à son éditeur le manuscrit de ce volume. Bien connu surtout comme exégète, Steinmann avait déjà publié des études littéraires remarquables sur Pascal et Léon Bloy. On trouve dans les présents essais les qualités et les défauts des deux livres que je viens de nommer: une riche information, un goût sûr, un style toujours alerte. Les défauts: une ironie souvent blessante, et une impertinence de gamin — les Jésuites en savent quelque chose, eux qui ont été durement secoués dans l'ouvrage sur Pascal — gâtent souvent les plus belles pages.

Il y a dans ce livre un dialogue avec Péguy qui est savoureux et parfaitement réussi, et il vaut la peine qu'on s'y arrête. Non pas que les autres chapitres soient manqués, au contraire, mais celui-ci m'a particulièrement frappé par sa ferveur communicative. Jean Steinmann imagine une rencontre avec Péguy sur la route de Chartres, rencontre où il engage une conversation. Ceci se passe en 1949, et à cette date Claudel était de l'Académie; Péguy est très heureux: « J'ai toujours aimé l'Académie. Je la rêvais pour moi. C'est la grande promotion dans la famille de Corneille. J'aime voir un



Jean STEINMANN

vieux poète s'enfiler dans l'habit vert, tapir son ventre dans un buisson de laurier. » (P. 92). On sait à quel point Steinmann tenait au sens littéral des Ecritures; il voulait avoir l'âme juive pour lire l'Ancien Testament, et l'âme chrétienne pour lire l'Evangile. Et sur ce point Péguy lui donne raison. « Faites-vous l'âme hébraïque d'Isaïe, de Jérémie et de Job », dit-il. Plus loin: « Quant à l'âme chrétienne, mon enfant, il est bien inutile que je vous en parle. Je ne peux prononcer le nom de Notre-Dame sans que cette âme me remonte aux lèvres avec toute ma race » (p. 98). Péguy avant de quitter notre auteur lui dit qu'au Ciel il commente la Bible: « Il me suffit d'une ligne

des vieux prophètes pour improviser d'immenses porches, proférer d'interminables Mystères et pour continuer les jours de prose, des notes conjointes sur Job ou la Seconde aux Corinthiens. » (P. 100)

L'ouvrage se termine par un entretien entre trois personnages à propos des *Voix du Silence* d'André Malraux. Un des personnages — il s'apparente beaucoup à Steinmann — aime à regarder, ce qui est très juste, les œuvres du passé à travers celles de son époque. « C'est à travers Proust que j'aime à relire Saint-Simon. Inversement Mauriac me fait souvent songer à Chateaubriand, Bosco à Gérard de Nerval, Gide est un Jean-Jacques déboutonné et Claudel notre nouvel Hugo. » (P. 229) Et Malraux? A Pascal, pas moins. Mais il avoue que « les deux auteurs ne sont guère des frères siamois » (p. 229). Malraux fait penser à l'auteur des *Pensées*, parce qu'il est « l'homme sans Dieu, tel que l'a décrit Pascal. Il est hanté par le mystère. Il a sans cesse sur les lèvres Nietzsche et Dostoïevsky » (p. 233-234).

Tout est brillant dans ce livre, trop peut-être; on aimerait une pensée plus réfléchie. Mais n'en demandons pas trop: Steinmann n'était pas un critique littéraire; homme d'une grande culture, il parle avec amour et vénération de quelques écrivains qu'il aimait beaucoup.

Bernard-M. MATHIEU, o.p.

Pour qu'une œuvre littéraire de quelque importance puisse exercer sur-le-champ une influence étendue et profonde, il faut qu'il y ait une secrète parenté, voire une véritable identité, entre le destin personnel de l'auteur et le destin anonyme de la génération contemporaine.

Thomas MANN

LIVRES POUR ENFANTS

GRIMM (Frères)

BLANCHE NEIGE ET ROSE ROUGE. Images de Simone Baudoin. Paris, Gautier-Languereau, 1963. [20p.] ill. 21cm. (Coll. *Les albums merveilleux*, no 120) Relié.

Le merveilleux — fées et lutins, nains et gnomes, animaux parlants et humains changés en bêtes — captive toujours le jeune enfant. Les aventures des deux soeurs avec le bon ours et le méchant nain plairont aux petites filles jusqu'à 9 ans.

Béatrice CLEMENT

MARIE DE SAINT-DOMINIQUE (Mère) et **DINGEON** (J.-M.)

JE SUIS TON DIEU. Ancien Testament pour enfants de 7 à 9 ans. [Tours] Mame [1964]. 47p. ill. 15.5 cm. (Coll. *Le Luminaire*, tome I) Relié.

Cet album, qui porte en sous-titre *Ancien Testament pour enfants de 7 à 9 ans*, s'ouvre sur une introduction d'une page suivie d'une préface de trois pages à l'usage des parents et des éducateurs. « On a moins cherché à expliquer qu'à faire vivre », lit-on p. 4, et c'est bien là l'objectif fondamental de toute formation religieuse. Toutefois, on se demande, en tournant les pages de ce livre, à quels enfants il profi-

tera. Il se compose de vingt courts extraits bibliques, habilement paraphrasés, et d'autant d'illustrations en couleurs. Des jeunes de 6 à 12 ans, élèves d'un atelier d'art sacré, ayant écouté la lecture d'un texte, ont pris leur pinceau et ont essayé d'exprimer leurs impressions par l'image. Pour les camarades, il se peut que ces dessins rappellent l'expérience vécue en commun et suscitent des pensées d'adoration et d'amour, « attitude théocentrique » que souhaitent les auteurs. Quant au jeune lecteur en général, je doute qu'il ait une réaction analogue.

Béatrice CLEMENT

MARIE DE SAINT-DOMINIQUE (Mère) et **DINGEON** (J.-M.)

J'AI VU LE SEIGNEUR. Nouveau Testament pour enfants de 7 à 9 ans. [Tours] Mame [1964]. 47p. ill. 15.5cm. (Coll. *Le Luminaire*, tome II) Relié.

Ce second album de la collection *Le Luminaire* continue l'histoire de Dieu et des hommes; c'est le Nouveau Testament pour enfants de 7 à 9 ans. Il présente les mêmes caractéristiques que le premier. Autour d'un texte bien commenté pour les tout-petits, on trouve, d'une part, la gaucherie des dessins d'artistes de 6 à 14 ans (fort bien cependant, la pêche miraculeuse);

d'autre part, une dédicace, un titre de collection et une préface « adultes ».

A cause de leur aspect similaire, les titres de ces deux albums ne sont pas bien choisis. *Je... Dieu. J'ai... Seigneur.* La première fois, c'est ce Dieu Seigneur qui parle, pas la seconde.

Béatrice CLEMENT

BLYTON (Enid)

LA BOUSSOLE DU CLUB DES CINQ. Illustrations de Jeanne Hives. [Paris] Hachette [1963]. 190p. ill. 17cm. (Coll. *Nouvelle bibliothèque rose*, no 138) Relié.

Le Club des Cinq, en vacances dans un phare désaffecté, dérange les projets de deux mauvais sujets, petits-fils d'un naufrageur de naguère. Guides, les deux hommes conduisent les touristes dans les grottes qui foisonnent non loin du phare. En même temps, ils cherchent un trésor, caché là par leur aïeul. Grâce à la boussole et au singe de Pilou, les enfants dénichent le trésor avant les deux frères.

Amusantes aventures pour filles et garçons de 9 à 11 ans.

Béatrice CLEMENT

LIVRES POUR JEUNES

DIELETTE

FLEURS D'ECOSSE. Illustrations de G. Pichard. Paris, Editions Gautier-Languereau, 1964. 123p. ill. 18cm. (Coll. *Nouvelle bibliothèque de Suzette*, no 58) Relié.

En Ecosse, un vieux laird s'inquiète de l'avenir de ses arrières-petites-filles, orphelines et sans parenté dans les Highlands. Leur père, aux jours de la Terreur, avait sauvé de la guillotine le chevalier de Serviniac qui lui jura une reconnaissance éternelle. C'est au chevalier qu'écrivit l'aïeul, le priant d'obtenir pour Rosalinde un brevet de dame d'honneur à la cour de France, car la mère des adolescentes était française.

En France, des jeunes gens qui conspirent contre le roi Charles X cherchent des fonds pour « la cause ».

Résultat ? Un mariage par procuration, des compagnes de voyage qui embarrassent singulièrement le chevalier, une réception déroutante pour les deux soeurs.

Et tout le monde se retrouve sur la barricade de la rue Saint-Antoine, par ce beau jour de juillet 1830.

Ce joli roman captivera les filles de 10 à 13 ans.

Béatrice CLEMENT

QUINE (Caroline)

ALICE ET LES DIAMANTS. Texte français d'Anne Joba. Illustrations d'Albert Chazelle. [Paris] Hachette [1963]. 252p. ill. 17cm. (Coll. *Bibliothèque verte*, no 224) Relié.

Fille d'un criminaliste de renom, Alice — 18 ans — s'amuse à jouer

aux détectives avec un succès surprenant. Ici, elle retrouve les diamants d'une amie; une fortune, volée à la suite d'une négligence.

L'auteur ne manque pas d'imagination et mène l'intrigue avec assez de vraisemblance. Les personnages n'ont guère de profondeur. L'intérêt du roman tient tout entier dans l'énigme à résoudre.

Les filles de 13 à 15 ans se délasseront en lisant ce volume.

Marcel CLERMONT

HUBLET (Albert)

MAMMY. [Paris] Desclée de Brouwer [1963]. 152p. 19cm.

(Coll. *Belle Humeur*, no 16) Relié.

Ce livre raconte une histoire vécue durant la guerre; cependant, seuls quelques événements en sont relatés: ceux qui touchent de très près nos héros.

Une bombe éclate, un petit orphelin blessé est sauvé par une jeune infirmière; ils s'attachent profondément l'un à l'autre. L'enfant se sent bien délaissé; Claire Arcueil, qui l'a soigné avec tendresse et affection, l'emmène demeurer chez elle où tous l'accueillent avec joie.

C'est la première fois que Jacky goûte la chaude atmosphère d'un foyer vraiment familial. Il n'avait pas connu sa mère, et de son père

VISITEZ LA LIBRAIRIE

FIDES

245 EST, BOULEVARD DORCHESTER,
MONTRÉAL, Tél. : 861-9621

Moderne, spacieuse, climatisée, la librairie Fides offre un choix unique de collections de livres d'art, d'encyclopédies, de littérature générale, de livres de spiritualité, d'albums pour enfants.

Invitation spéciale aux éducateurs et aux étudiants, le samedi, alors que la librairie est ouverte de 9 heures du matin à 5 heures de l'après-midi.

Un vaste terrain de stationnement à l'arrière de l'immeuble, ouvert sur les rues Sainte-Elisabeth et Hôtel-de-Ville, permet à nos clients de garer leur voiture gratuitement.

il dit un jour : « Papa me comblait de cadeaux, mais je les aurais volontiers donnés tous pour qu'il me prît une fois sur ses genoux... il n'en avait pas le temps... »

Sous l'influence de la piété de tous, Jacky se convertit et désormais il juge les gens avec son âme de néophyte.

Il est à même de comparer l'hon-

nêteté des uns et la malhonnêteté des autres lors de son séjour dans une famille riche. Mais tout s'arrange et il retrouve Mammy (Claire) pour de bon.

Ce récit très attachant nous démontre qu'une fortune modeste avec de grandes qualités de cœur l'emporte sur le luxe dans la dégradation.

Il nous fait voir aussi combien une âme d'enfant est malléable et que le bon exemple est ce qu'il y a de mieux pour la conduire vers le droit chemin.

La reliure est solide et bien présentée, mais les jeunes seront peut-être désolés du manque d'illustrations.

M. D'AMOUR

POUR ADOLESCENTS

BOURLIAGUET (Léonce)

LE PARC AUX PRELES.
[Bruges] Desclée de Brouwer
[1964]. 154p. ill. 18.5cm. (Coll.
Belle Humeur, no 112) Relié.

Deux camarades se lancent un défi: lequel découvrira, le premier, la « créature invisible, insaisissable, séduisante, qu'ils nomment la Biche » ? Ils ont repéré sa présence dans un vaste parc à l'abandon, domaine des braconniers et du garde-chasse. Situations désopilantes, dénouement inattendu, jeux de mots, humour... le lecteur sourit du commencement à la fin. Mais ce feu roulant finit par agacer. C'est à se demander si boutades et facéties, saillies et pointes n'ont pas plus d'importance, pour l'auteur, que le récit lui-même.

Garçons de 14 ans et plus.

Béatrice CLEMENT

|||||

FERRET (Claude)

LA FOSSE-DES-AILS. Illustrations de Willy Copay. [Tournai] Casterman, 1963. 143p. ill. 23cm. (Coll. *Relais-Aventure*) Relié.

Quatre jeunes spéléologues et une adolescente qui débute dans l'exploration souterraine, décou-

vrent des grottes inconnues. Coincé par un éboulis, Jean-Pierre risque la mort; mais Nathalie parvient à sortir seule et à alerter les camarades. Malgré une intrigue des plus simples (et en dépit d'une disposition typographique déplaisante et des dessins fort laids qui ne « colent » pas au texte), voici un très beau roman. Les personnages sont bien choisis, réels et sympathiques. Ni « païens » ni mièvres, ces sportifs croient en Dieu, créateur des beautés qui les emballent, et à la Vierge, secourable à ceux qui lui font confiance.

Garçons et filles de 14 ans et plus.

Béatrice CLEMENT

|||||

HISTOIRE DES CIVILISATIONS. [Tournai] Casterman [1963]. 190p. ill. 25cm. (Coll. *Gloherama*) Relié.

Chaque page de cette encyclopédie s'accompagne d'une pleine page d'illustrations: carte, personnages importants, reproductions de tableaux, et ainsi de suite.

Malheureusement, le moins qu'on puisse dire, c'est que le texte manque d'objectivité trop souvent pour que ce soit l'effet du hasard. Par

exemple, page 64, on dit simplement des Turcs qu'ils « rendirent impossibles les pèlerinages au tombeau du Christ », alors qu'on dit des croisés qu'ils « terminent leur victoire en massacrant la population ».

On nous apprend (p. 64) que, « pour des raisons personnelles », Henri VIII se fait reconnaître chef de l'Eglise d'Angleterre; qu'Elizabeth « s'efforça de rendre l'Eglise d'Angleterre acceptable à la majorité de ses sujets ». Mais, de Marie Tudor, catholique, on écrit qu'elle « fit mettre à mort un grand nombre d'anglicans et de protestants ».

En Russie (p. 156), des travailleurs s'étant massés devant le palais impérial pour demander des réformes au tsar: « Cette foule fut brutalement dispersée... Il y eut des centaines de morts et de blessés. » Plus bas: « En mars 1917... Nicolas II abdique. » De l'assassinat de la famille impériale, par un mot!

On consacre une page aux Nations Unies « espoir de paix mondiale », et une au Conseil de sécurité « facteur de paix », mais aucune à la papauté... On pourrait continuer... Ces quelques exemples suffisent à renseigner sur l'état d'esprit des rédacteurs. En somme il s'agit d'un livre dont la lecture est peu utile.

Béatrice CLEMENT

FIDES

vous offre
à prix extraordinaire

TOUTE LA COLLECTION

"Alouette des jeunes"

11 titres

VÉNUS, VIA ATLANTIDE	par	Guy Bouchard
PRISONNIERS DES CAVERNES	par	Guy Boulizon
L'ANNÉE DE CARILLON	par	Georges Cerbelaud-Salagnac
LES ÉGARÉS DE LA LOUISIANE	par	Georges Cerbelaud-Salagnac
LA VILLE SOUS LE FEU	par	Georges Cerbelaud-Salagnac
LE PARCHEMIN DE LA REINE	par	Pierre Fuval
LE SERMENT DU PETIT CHANTEUR	par	Pierre Fuval
LE BEAU RISQUE	par	François Hertel
LES DEUX ÉCLAIREURS DE L'OHIO	par	Albert Merglen
LE TRÉSOR DE DURFORT	par	Norbert Romain
LES HABITS ROUGES	par	Robert de Roquebrune

Format de poche • Couverture vernie illustrée en quatre couleurs
145 pages • Pour les enfants de 10 à 13 ans
Achat tout désigné pour les livres de récompenses et
livres de bibliothèques

PRIX RÉGULIER : \$0.50 chacun; soit \$5.50

Pour janvier et février seulement : **\$1.98** net pour les **11** titres
(Frais de port compris)

BULLETIN DE COMMANDE

S.V.P. expédiez série(s) complète(s)

NOM

ADRESSE

FIDES 245 est, boulevard Dorchester, Montréal

*861-9621

FIDES

Venez visiter notre magnifique librairie. Stationnement gratuit à l'arrière de l'immeuble



accusés de réception



Religion

LEGARE (Romain), o.f.m.

La grotte de Notre-Dame-de-Lourdes à Lachute. 2e édition revue et complétée. Lachute, Pères Franciscains, 1964. 32p. ill. 17.5cm.

Méditations sur les saints de Dieu. Athènes, Fraternité de la Très Sainte Vierge Marie [s.d.] 134p. ill. 20.5cm. Relié.

PAVAN (Pietro)

Les encycliques sociales. Textes pontificaux et table des thèmes présentés par Rémy Munsch, a.a. [Paris] Editions Bonne Presse [1962]. 446p. 19cm. (Coll. Qu'en pense l'Eglise, no 7)

PIERRE D'ALCANTARA (Saint)

Le chemin secret de l'oraison. Traduction et notes par le P. Léandre Poirier, o.f.m. Introduction par le P. Walter Bédard, o.f.m. Montréal, Fides [1963]. 158p. 16cm. (Coll. Les Maîtres de la spiritualité) Relié.

Prier avec l'Eglise. Thèmes d'étude sur la prière. Montréal, Action catholique canadienne, 1963. 48p. 21cm.

RAHNER (Karl)

Ecrits théologiques. Tome III. [Bruges] Desclée de Brouwer [1963]. 203p. 20cm. (Coll. Textes et études théologiques)

SUBTIL (J.), s.j.

Dans le Coeur sacré de Jésus. Toulouse, Apostolat de la prière [1964]. 82p. 19cm. (Coll. Retraites et recollections sur la vie religieuse, no VIII)

SULLEROT (L.)

Itinéraire spirituel. Paray-le-Monial, Editions Pierre d'Angle [1963]. 264p. 23.5cm.

TALMY (Robert)

Aux sources du catholicisme social. L'école de la Tour du Pin. [Tournai] Desclée de Brouwer [1963]. 304p. 23cm. (Coll. Bibliothèque de théologie, série IVe, Histoire de la Théologie, vol. 3)

THONE (Chanoine Paul)

Nazareth. La vie cachée de la Sainte Famille. Genvat, Editions Marie-Médiatrice [1964]. 131p. 18.5cm.

TYCIAK (J.)

Maintenant il vient. L'esprit épiphannique de la liturgie orientale. Traduit de l'allemand par Hélène Bourboulon. Le Puy, Editions Xavier Mappus [1963]. 85p. ill. (h.-t.) 19cm.

VAGAGGINI (Dom Cyprien)

Initiation à la liturgie. Adapté de l'italien par Dom Robert Gantoy. Revu par l'auteur. Bruges, Biblica, 1963. 267p. 23cm.

Mariage

BODAMER (J.)

L'école du mariage. Essais psychologiques sur la vie conjugale. Traduit par Pierre et Maryse Lachery. Mulhouse, Salvator, 1963. 93p. 18cm.

FERIN (J.) et PONTEVILLE (G.)

Amour et fécondité. Les époux et la régulation des naissances. [Tournai] Casterman, 1963. 168p. 19cm.

LABAT (Elisabeth-Paule)

Sublime et drame humain. Lyon, Editions du Chalet [1963]. 254p. 18cm.

LARIVIERE (Florian), s.j.

Pères et mères selon le Christ. Montréal, Editions Bellarmin [1963]. 70p. 19cm. (Coll. Vivre, no 57)

LAVOCAT (Marie-Hugues), o.p.

Unis pour le meilleur et pour le pire. Aspects du mariage chrétien. Lettre-Préface du R. P. A.-M. Carré, o.p. Mulhouse, Salvator, 1963. 221p. 18.5cm.

VANTAVON (Mireille)

Neuf mois et c'est Noël. Lyon, Editions de Chatelet [1963]. 175p. ill. 18.5cm.

WATKIN (Dom Aelred)

Transcendance de l'amour. Adaptation française de Bernard du Peyrat. [Paris] Mame [1963]. 258p. 18cm. (Coll. Siècle et catholicisme)

Sciences sociales

EN COLLABORATION

Perspectives chrétiennes sur l'adoption. Ouvrage réalisé par Marie-Hélène Mathieu dans le cadre de la Commission médico-pédagogique et psycho-sociale du Bureau International Catholique de l'Enfance. Paris, Fleurus [1962]. 239p. 22cm. (Coll. Etudes et documents) FIRMIN (Lucien)

Vos enfants... nos élèves. Comment les aider ? [Tournai] Casterman, 1963. 264p. ill. (h.-t.) 20cm. (Coll. Centre d'Etudes pédagogiques)

HECKEL (Roger), s.j.

Le chrétien et le pouvoir. Légitimité — Résistance — Insurrection. Paris, Editions du Centurion [1962]. 175p. 18cm. (Coll. L'Eglise en son temps)

LACERTE (Henry), o.s.b.

The Nature of Canon Law according to Suarez. Ottawa, Université d'Ottawa, 1964. 186p. 24.5cm.

LIPSET (Seymour Martin)

L'homme et la politique. Traduit de l'américain par Guy et Gérard Durand. [Paris] Editions du Seuil [1963]. 462p. 20.5cm. (Coll. La cité prochaine)

Monde des jeunes et monde des adultes. Montréal, L'action catholique canadienne, 1963. 173p. 19cm.
PIETTRE (André)

Lettres à la jeunesse. Paris, Editions du Vieux Colombier [1963]. 160p. 21cm. (Coll. Sciences et techniques humaines, no 5)

SCHMELTZ (Guy-Willy)

La politique mondiale contemporaine. Paris, Editions du Vieux Colombier [1963]. 613p. ill. 21cm. (Coll. Sciences et techniques humaines, no 4)

SUTHERLAND (Edwin H.)

Le voleur professionnel d'après le récit d'un voleur de profession. Traduit de l'américain par G. Serve. [Paris] Spes [1963]. 162p. 22.5cm. (Coll. Sociologie d'aujourd'hui)

Littérature

AUGIS (Marc)

Sables d'or. Paris [ditions France-Empire, 1963]. 219p. 18cm. (Coll. A la belle Hélène)

DARTEY (Léo)

La colline aux genêts. Paris, Editions Jules Tallandier [1964]. 252p. 18.5cm.

ESTANG (Luc)

D'une nuit noire et blanche. [Paris] Gallimard [1962]. 61p. 20.5cm.

FERRIERE (J.-P.)

L'attrape-nigaud. Bruxelles, Editions du Large [1964]. 159p. 19cm.

KOCH (Werner)

Journal de Pilate. Roman. Traduit de l'allemand par Louise Servicen. [Tournai] Casterman, 1963. 209p. 20cm.

PATATZIS (Sotiris)

La cité ivre. Roman. Traduit du grec moderne par Jacques Lacarrière. [Tournai] Casterman, 1963. 245p. 20cm.

PALOU (Jean)

Histoires étranges. [Tournai] Casterman, 1963. 366p. 20.5cm. Relié.

PELLISSIER (Marcelle)

Deux enfants + un million. Une nouvelle époustouflante. Genval, Marie-Médiatrice [1964]. 79p. 20.5cm.

PELLISSIER (Marcelle)

Miche et les oiseaux au bord du nid. Genval, Marie-Médiatrice [s.d.]. 89p. 20.5cm.

RATEAU-LANDEVILLE (Jean)

Notre-Dame des Servantes. Roman social et historique. Préface de Mgr Léon Christiani. Rodez, Editions Subervie [1964]. 222p. 19.5cm.

ROGER (Marcelle)

Courts virages. Contes et nouvelles. Genval, Marie-Médiatrice [s.d.]. 111p. 20.5cm.

SAINT-LAMBERT (Patrick)

Le chemin perdu. Paris [France-Empire, 1964]. 220p. 18cm. (Coll. A la belle Hélène)

Biographie

BRUYR (Jose)

Massenet, musicien de la belle époque. Illustré par Paulette Genin. [Lyon] Editions et Imprimeries du Sud-Est [1964]. 122p. ill. 18.5cm. (Coll. Nos amis les musiciens) Relié.

DELLUC (Louis)

Par la plume ou par l'épée ? La jeunesse aventureuse de Cervantes. Namur, Editions du Soleil levant [1963]. 279p. ill. 18cm. (Coll. Les grands moments de l'Aventure) Relié.

DEVETTER (Walter A.)

Le saint Curé d'Ars. 2e édition. Genval, Marie-Médiatrice [1964]. 176p. ill. (h.-t.) 20.5cm.

ESTIENNE (Yvonne)

Une femme dans le cosmos. La merveilleuse histoire de la Vierge de Pont-Main. Genval, Marie-Médiatrice [1964]. 172p. ill. (h.-t.) 20.5cm.

MARIE-ANDRE

Dieu premier servi. Jeanne fit couronner son Roi et sauva son peuple. Genval, Marie-Médiatrice [1964]. 150p. ill. (h.-t.) 20.5cm.

THONE (Chanoine Paul)

Le bon Père Chevrier. Apôtre et ami des pauvres. Genval, Marie-Médiatrice [1964]. 107p. ill. (h.-t.) 20cm.

Actuellement disponible en librairie :

LECTURES 1963-1964

Un volume relié, titré or, contenant tous les numéros parus dans LECTURES de septembre 1963 à juin 1964. Un index et une table des matières complètent le volume.

Prix : \$5.00 net

245 est, boul. Dorchester, Montréal.

COTE MORALE DES NOUVEAUTÉS EN LIBRAIRIE

Beaucoup d'éducateurs, de libraires, et même de bibliothécaires n'ont pas en mains les instruments nécessaires pour se rendre compte, très rapidement, de la valeur morale des ouvrages qui viennent de paraître sur le marché. Aussi avons-nous pensé leur rendre service en publiant, chaque mois, une liste des plus récents ouvrages avec leur cote morale. Pour les ouvrages étrangers, cette cote a été établie après consultation attentive des diverses revues catholiques de bibliographie-conseil, telles que *Livres et Lectures*, les *Notes bibliographiques*, la *Revue des Cercles d'étude d'Angers*, etc. Il se peut cependant que quelques-unes de ces cotes soient, un jour ou l'autre, sujettes à rectification, si, après une étude des ouvrages en question, nous nous rendons compte que la cote donnée par les revues européennes n'est pas adaptée au milieu canadien. Quoi qu'il en soit, nous croyons que les cotes données ci-dessous sont suffisamment sérieuses pour être publiées, sous bénéfice d'inventaire.

- BASILE (J.), *La jument des mongols*** B? raconte ici les péripéties d'un drame auquel il fut étroitement mêlé. Exposé clair, précis et objectif. Ouvrage qui intéressera les fervents de l'histoire.
Voir recension à la page 124 du présent numéro.
- BELLAIRS (G.), *Littlejohn tue le temps*** TB **JASMIN (C.), *Ethel et le terroriste*** D
Roman policier. Une nouvelle enquête de Littlejohn, consciencieuse et intelligente comme les précédentes. Intrigue classique mais crime étrange. Roman amusant.
- CARTIER (G.), *Le poisson péché*** B? Roman. Un jeune terroriste a fait exploser une bombe qui a entraîné la mort d'un homme. Ce roman expose sa fuite éperdue devant la police, mais surtout les tourments intérieurs qui l'agitent. L'atmosphère morbide du roman, de même que beaucoup de pages très suggestives feront réserver cet ouvrage aux lecteurs très avertis.
Voir étude critique à la page 119 du présent numéro.
- COXE (G. H.), *Voyage d'affaire à Caracas*** TB **LAPLANE (G.), *Lope de Vega*** B?
Roman policier. Intrigue très habilement compliquée. Mais l'intérêt psychologique et littéraire ne dépasse pas une honnête moyenne.
- DAISNE (J.), *Pierre Benoit ou l'Eloge du roman romanesque*** TB **LAURENT (M.-C.), *Les malheurs de Dimitri*** TB
Etude sur Pierre Benoit. L'auteur voit dans cet écrivain le maître moderne du roman romanesque. Analyse des personnages, de la technique, du style du romancier. Ouvrage qui n'est pas sans valeur mais un peu partial.
- DALY (E.), *Le tome II a disparu*** TB Roman. Le héros de ce livre est un Russe, marié et père de plusieurs enfants, qui végète dans d'humbles emplois. Etre fruste, mais bon, Dimitri rêve d'un sort meilleur et pose ici, en termes simples, les grands problèmes de la vie, de la mort, des liens qui unissent les hommes entre eux. Roman d'où émane un charme discret qui plaira aux lecteurs cultivés.
Roman policier. Histoire un peu confuse où foisonnent les personnages. Intrigue qui traîne en longueur.
- DEVAL (J.), *Les voyageurs*** B **MACDONALD (R.), *Le cas de la femme Wycherly*** B
Roman qui se déroule au nord du Canada vers 1790. Récit d'aventures, romanesques à souhait, qui se déroule sur un fond historique bien réel. Ouvrage passionnant.
- ELY (P.), *Mémoire. T. I: L'Indochine dans la tourmente*** TB **MARCUS (C.), *Avec les salutations de Vika*** TB
Ouvrage d'histoire. L'auteur qui a été, de 1953 à 1954, chef d'Etat-Major général des forces armées, puis, après la chute de Dien-Bien-Phu, commandant supérieur des troupes au sud Viet-Nam, Récit d'espionnage dont l'action se situe en Suède. Histoire compliquée et confuse.
- MONGREDIEN (G.), *Cyrano de Bergerac*** B? Biographie. Entre le Cyrano de Rostand et celui de l'histoire, il y a une marge. L'auteur s'attache

ici à nous décrire la biographie du Cyrano de l'histoire, qui fut un révolutionnaire et dont les œuvres firent scandales. Sa plume est acerbe et son talent littéraire certain. Dans ce livre, c'est surtout le libre penseur athée et le sceptique révolté qui apparaissent. L'auteur semble le juger avec une grande indulgence. Pour lecteurs cultivés et formés.

OTTILK (G.), Une école à la frontière B?

Roman. Tableau d'une école militaire située en Hongrie, en 1925. Nous y voyons vivre les bons et les méchants, les lâches et les courageux, les durs et les mous sous l'implacable férule d'un adjudant. Ouvrage monotone, long et ennuyeux.

PERUTZ (K.), Les filles-fleurs D

Roman. Evocation de la vie dans un collège américain de jeunes filles. Les études y ont peu de place, l'éducation moins encore; il s'agit surtout de flirts, de beuveries où les filles-fleurs sont bientôt fanées! Ouvrage bien écrit, mais totalement cynique et amoral.

PRIESTLEY (J.-B.), Une histoire à dormir debout B

Roman mi-espionnage, mi-policier. Récit plein de fantaisie, d'humour, de rebondissements inattendus, mené avec beaucoup d'entrain.

RAT (M.), Napoléon. Scènes et figures TB

Biographie. En 35 courts récits, l'auteur nous apporte des détails inédits sur Napoléon et son entourage. Ouvrage qui est le fruit d'une érudition certaine. Il est en outre bien écrit et se lit avec plaisir.

REY (J.-A.), Tempête sur le Yorkshire TB

Roman policier. Intrigue dynamique et bien menée, héros sympathiques et récit agréable.

SAHL (H.), Le troupeau perdu TB

Roman qui raconte l'histoire d'un juif allemand, réfugié aux Etats-Unis pour échapper à la folie collective du régime nazi. Plus que l'histoire d'un homme, ce livre est l'histoire d'une époque et c'est ce qui en constitue l'intérêt. Un grand roman de l'exilé, d'une densité humaine peu commune.

SIDEY (H.), John F. Kennedy TB

Biographie du regretté président des Etats-Unis. L'auteur est un envoyé spécial de la revue *Time*

auprès de ce président, et il l'a suivi depuis sa campagne électorale jusqu'à l'attentat de Dallas. Ouvrage qui est une chronique vivante de la présidence Kennedy. Il donne un bon aperçu de cette tranche d'histoire contemporaine.

SOLER (B.), Les morts ne se comptent pas B

Roman qui a pour thème la guerre civile d'Espagne. De nombreuses considérations d'ordre politique, moral et religieux font perdre le fil de l'action. Roman à thèse, beaucoup trop long.

SULLIVAN (J.), Mais il y a la mer B

Roman. Dans le silence et la solitude du petit port de pêche où il s'est retiré après avoir donné sa démission, un cardinal archevêque prend conscience du fonctionnarisme qui a sclérosé son sacerdoce. Ouvrage un peu confus où l'auteur fait la satire des pompes extérieures et du ritualisme de l'Eglise. Il s'achève cependant sur une note positive.

THIERRY (S.), Les Khmers B

Ouvrage historique. L'auteur raconte l'histoire de cette civilisation brillante qui a laissé un ensemble unique d'édifices et de sculptures étouffé pendant sept cents ans par la végétation de la forêt équatoriale. Documentation solide et abondamment illustrée.

ULLMAN (J. R.), Les jardins profanés B

Roman. Un ingénieur retrouve, en Polynésie, un fils qu'il avait eu, jadis, d'une indigène. Peinture très colorée et pleine de vie de la vie indigène. Les mœurs du pays sont fort libres, mais l'auteur nous montre, en contrepartie, d'admirables figures de femmes. Lecture facile.

USHER (F.), Le récit de Kaltenburg TB

Roman policier. Une jeune femme traverse le rideau de fer pour sauver un malheureux, enlevé à Londres. Récit vivant, alerte et original. Bonne lecture de détente.

WALIULLAH (S.), L'arbre sans racines B

Roman traduit du bengali. Histoire de l'un de ces innombrables religieux errants qui parcourent l'Inde. Les supercheries les plus grossières sont mises au service d'une très réelle ferveur religieuse. Roman rempli de résonances spirituelles et d'aperçus sur la mystique musulmane. Evocation colorée des coutumes du pays. Pour adultes cultivés.

SIGNIFICATION DES COTES

M C'est-à-dire *mauvais*: livres à proscrire. Les livres qui tombent sous les lois générales de l'Index sont cotés *mauvais*. Tous les livres à proscrire ne sont pas mis nommément à l'Index; il suffit qu'un livre tombe sous les lois générales de l'Index pour qu'on soit tenu, en conscience, de s'en interdire la lecture.

D C'est-à-dire *dangereux*: livres qui peuvent être dommageables à la majorité des lecteurs, soit à cause des implications doctrinales plus ou moins fausses qu'on y trouve, soit à cause de la licence morale qui s'y étale, soit à cause d'une grave indécence dans les descriptions.

B? C'est-à-dire *appelle des réserves*: ces réserves peuvent être plus ou moins graves. Cette cote s'applique à des volumes qui sont sains dans l'ensemble, mais dont quelques pages sont discutables, soit à cause des idées émises, soit à cause d'une certaine indécence dans les descriptions.

B C'est-à-dire *pour adultes*: les livres de cette catégorie n'appellent aucune réserve, mais ne conviennent qu'aux adultes. Quoique irréprochable, un livre coté B pourrait présenter certains dangers pour les jeunes qui n'ont pas l'expérience de la vie.

TB C'est-à-dire *pour tous*: livres qui peuvent être mis entre toutes les mains.

LE COURRIER DES LECTEURS

« Auriez-vous l'obligeance de me donner la valeur morale des ouvrages suivants: Les raisins de la colère de Steinbeck; La peste d'Albert Camus; Une résurrection de Tolstoï; Les enfants terribles de Jean Cocteau; La femme du boulanger de Marcel Pagnol. » M.M. (Mont-Carmel)

— L'ouvrage de Steinbeck que le cinéma a rendu populaire est une œuvre de révolte qui raconte avec une singulière puissance l'exode des petits fermiers, chassés par l'industrialisation de la culture (cote morale: B?). Dans *La peste*, Camus a voulu évoquer le rayonnement d'un amour extraordinaire, amour qui est cependant loin des perspectives de la foi; Camus oppose des saints laïques qui soignent la misère de l'homme à un religieux qui tente d'expliquer et de justifier la Providence (cote morale: B?). Dans *Une résurrection*, Tolstoï raconte d'une façon très réaliste l'histoire d'un prince qui tente de réparer une faute en épousant une pauvre fille (cote morale: D). *Les enfants terribles* de Cocteau, c'est le drame de ceux qui

s'accrochent au rêve fantomatique plutôt que de vivre généreusement leur vie (cote morale: D). Nous n'avons aucun renseignement sur *La femme du boulanger* de Marcel Pagnol.

* * *

« Après la lecture de certains livres de l'auteur Maurice Zermatten, tels: Bouclier d'or, Le Lierre et le figuier et Les eaux-belles, j'aimerais connaître votre appréciation sur ces livres et leur auteur. » G.T. (Cap-de-la-Madeleine)

— Maurice Zermatten est un romancier catholique d'origine suisse, né en 1910. Il a, dans son œuvre, été influencé par Ramuz. Le talent de M. Zermatten est un peu lourd, mais il est puissant et le cadre où il situe ses œuvres est original. En 1957, cet auteur a obtenu le Grand Prix de Littérature catholique. *Le bouclier d'or*, paru en 1961, est le pardon sacré d'une mère envers son fils criminel. *Le Lierre et le figuier*, publié en 1958, évoque le drame de l'adultère, mais en mettant l'accent sur

la réconciliation des époux et l'expiation. Ces deux romans sont des ouvrages pour adultes. Nous n'avons pour le moment aucun renseignement sur *Les eaux-belles*. Vous trouveriez, dans le numéro du 15 avril 1949 de *LECTURES*, à la page 241, des détails supplémentaires sur cet auteur.

* * *

« Nos normaliennes voudraient avoir des renseignements sur Joseph Spieler qui a écrit: L'enfant anxieux, L'enfant qui travaille mal, L'enfant têtue, Le petit menteur; sur Vincente qui a écrit Les mains vides. Nous recevons *LECTURES*. Voulez-vous nous répondre dans le courrier de cette revue que les normaliennes apprécient de plus en plus. » S.A.S. (Nicolet)

— Je lance pour vous un appel à ceux de nos abonnés qui seraient mieux renseignés que nous, car malheureusement, nous n'avons, dans notre documentation, rien qui puisse vous éclairer sur ces auteurs.

À nos abonnés :
nos meilleurs vœux pour une année de lectures
enrichissantes !

LA VOIX DES MAÎTRES

Deux disques RADIO-MARIE

Jacqueline Lemay

Un petit 45 tours nous apporte quatre nouvelles chansons de Jacqueline Lemay: Vingt filles, vingt gars, Coucher de soleil, Comme le temps passe, Le train. Les paroles sont poétiques, la mélodie est bien rythmée, la chanteuse a la voix bien agréable et elle est pleine de dynamisme. En somme, un disque qui vaut la peine d'être acheté et écouté plusieurs fois. Les jocistes n'auront aucune peine à scander en chœur la chanson écrite pour eux: Vingt filles, vingt gars. Celle du Train est une réussite du point de vue harmonie imitative. Quant à celle qui dit « comme le temps passe quand on aime », impossible de l'entendre une fois sans que l'air en soit aussitôt inscrit dans la mémoire, et c'est là la pierre de touche d'une bonne chanson.

(RADIO-MARIE, 45 tours — RM 56433)

Les chanteuses du Belvédère

Les chanteuses du Belvédère, chorale féminine sous la direction de Patricia Poitras, interprètent

ici, avec un rare bonheur, des chansons religieuses ou folkloriques. Le choix des chansons est très heureux: L'Ave Verum de Mozart, l'Hodie, Christus natus est de Sweelink, Un Flambeau, Jeannette, Isabelle, la Barcarolle des Contes d'Hoffman d'Offenbach, etc., etc. Nous avons particulièrement savouré l'O Che Buon Eco d'O. Di Lasso, une chanson italienne où les jeux de l'écho sont évoqués d'une façon ravissante par la chorale. Exquisement rendu aussi est ce vieux Noël provençal: Un flambeau, Jeannette, Isabelle. Ce disque, préparé pour la période des fêtes, tournera sans doute toute l'année sur le phono de ceux qui l'auront acheté et ne se laisseront pas de le réentendre.

(RADIO-MARIE, 33 $\frac{1}{3}$ tours — RM 36421)

R. L.

*
* *

On trouvera aussi sur le marché du disque :

- Le Père Ambroise. « Les vraies dimensions du monde ». Martinique: « embrassé par une noire ». Martinique: « Les moustiques et les curés » — Iraq: « Come Home Canada ! » — Haute Volta: « Un évêque qui a le sens de l'humour ». Sahara: « A coucher, le petit déjeuner, une femme, le salut éternel et de la poésie » — Canada: « Un miracle rue Mont-Royal ». (ALOUETTE — ALP — 78)
- Le Père Bernard: Le ménestrel du bon Dieu. Ensemble Paul de Margerie. Paroles et musique du Père Bernard. (SELECT — SSP — 24,097)
- Hommage à Joseph Folliet. (PASTORALE ET MUSIQUE — PM 25,024)
- Ecole chrétienne et unité de l'homme. Conférence du R. P. Ader, s.j., sur le caractère propre de l'école chrétienne.

Jean-Paul Sartre et le prix Nobel

Prise de position

par Gabriel Marcel

Trompés par l'étiquette « existentialiste chrétien » que je n'ai pourtant cessé de refuser depuis quinze ans, les journalistes du monde libre établissent communément entre Jean-Paul Sartre et moi une sorte d'opposition symétrique qui, en fait, ne répond à rien — ne serait-ce que parce que nous n'appartenons pas à la même génération. Lorsque parut mon Journal métaphysique, précédé d'une dizaine de pièces, en 1927, le nom de Sartre n'était encore connu que de ses camarades. Mais enfin le pli est pris, et je conçois que la rédaction des Nouvelles Littéraires m'ait demandé de prendre position sur le nouveau lauréat du prix Nobel.

Bien entendu, il faut d'abord reconnaître pleinement que l'oeuvre de Sartre, considérée dans ses parties maîtresses — et en négligeant un déchet d'ailleurs énorme — dépasse en intérêt, en richesse, en originalité, celle de beaucoup des prix Nobel du passé.

L'oeuvre philosophique — je parle ici avant tout de L'Être et le Néant — même si la base en est fragile et si elle conduit à une impasse, abonde en aperçus ingénieux et même souvent profonds et en analyses dont certaines pourraient devenir classiques: elle témoigne d'une intelligence prodigieusement agile et aiguisée.

Mes lecteurs savent quelle considération j'ai témoignée à une bonne part de l'oeuvre dramatique. Trois ou quatre pièces comptent parmi les plus fortes du théâtre contemporain.

Le romancier est certainement plus discutabile, mais comment pourrait-on oublier La Nausée, roman-témoignage dont la qualité est saisissante? Deux nouvelles du Mur sont des chefs-d'oeuvre. Même dans Les Chemins de la liberté, gâtés certes par un parti pris d'obscénité parfois intolérable, on trouverait bien des morceaux qui méritent d'être retenus. Même

si on fait abstraction du Baudelaire, si basardeux, de l'extravagant Saint-Genêt et des thèmes absurdes défendues dans Qu'est-ce que la littérature? on devra reconnaître que certains essais critiques témoignent d'une lucidité et d'une pénétration exceptionnelles.

Tout cela ne me paraît pas contestable. Seulement, là où il s'agit d'émettre une appréciation d'ensemble sur un personnage comme celui-ci, on ne peut pas se contenter de totaliser les éloges auxquels nombre de ses ouvrages, pris isolément, ne peuvent manquer de donner lieu.

Sartre lui-même n'a-t-il pas mis l'accent — peut-être imprudemment — sur ce qu'il a appelé le choix existentiel? : dans son cas, et me semble-t-il de son propre aveu, c'est ce choix qui importe en premier lieu. Or, que voyons-nous? Qu'au nom d'un engagement que depuis une quinzaine d'années il n'a jamais remis en question, en dénonçant comme une imposture ce qu'il a appelé l'esprit de sérieux et en récusant une objectivité prétendue bourgeoise, il a en fait condamné cette volonté d'impartialité, cet esprit critique où tous les philosophes du passé à l'exception des sophistes ont vu la vertu cardinale du penseur, à l'exception des sophistes, je le répète, ses véritables devanciers. Là est la source et à ses yeux la justification des jugements sommaires, partisans, passionnels, presque invariablement iniques, qu'il n'a cessé de porter sur les événements et sur les phénomènes sociaux — parlant par exemple de la colonisation comme pourrait le faire un rhéteur d'estaminet. Que ce mépris cynique de la vérité se double parfois d'une lâcheté intellectuelle camouflée, c'est ce que j'indiquerai rapidement plus loin.

Toujours est-il que, juché sur les tomes amoncelés d'une oeuvre énorme, souvent indigeste, parfois bâclée, servi moins effectivement, hélas! par ses dons exceptionnels que

par l'usage toujours partisan qu'il s'est plu à en faire, mais aussi sans aucun doute par un langage pédantesque et barbare (sans pourtant qu'on puisse nier qu'il s'est montré parfois un véritable écrivain, par exemple dans *Les Mots*), il aura osé conférer une sorte d'investiture à ce qu'il est impossible de ne pas appeler la pire malhonnêteté intellectuelle. Là est la raison pour laquelle je n'hésite pas à dire, pesant mes mots, que dénigreur invétéré, blasphémateur systématique, il aura répandu autour de lui les enseignements les plus pernicieux, les conseils les plus toxiques qui aient jamais été prodigués à la jeunesse par un corrupteur patenté.

Comment dans ces conditions sa popularité ne serait-elle pas immense ? Et il va de soi que le double succès — prémédité ou non — qu'il vient de remporter l'accroîtra encore considérablement.

Il faut pourtant ajouter que sa clientèle se recrute surtout parmi les intellectuels en voie de développement, de Caracas ou de Rio, à Konakry, à Casa et dans cette Algérie de Ben Bella, qui, je suppose, exauce un de ses vœux les plus chers.

Il faudrait d'ailleurs creuser plus avant, et s'interroger sur les racines de ce choix existentiel dont les effets se déploient à tous les regards. Il faudrait pouvoir psychanalyser ce cas, un des plus singuliers et sans doute des plus instructifs de l'histoire des lettres. L'homme qui, au départ, fut un philosophe authentique, bien que dès l'origine vulnérable et même secrètement menacé, s'est par la suite voulu camelot ou bonimenteur itinérant au service d'un prolétariat beaucoup moins connu qu'inventé et d'un marxisme dans lequel l'auteur du *Capital* ne se reconnaîtrait sûrement pas.

Tout semble s'être passé comme s'il avait voulu éperdument opposer une digue à l'anarchisme qu'il sentait au fond de lui et qui n'aurait été qu'un bourgeois retourné. Par là, et par là seulement, il me semble, s'explique sa déshonorante capitulation devant le communisme stalinien et la peine qu'il a eue à articuler une timide protestation après les événements de Budapest en 1956.

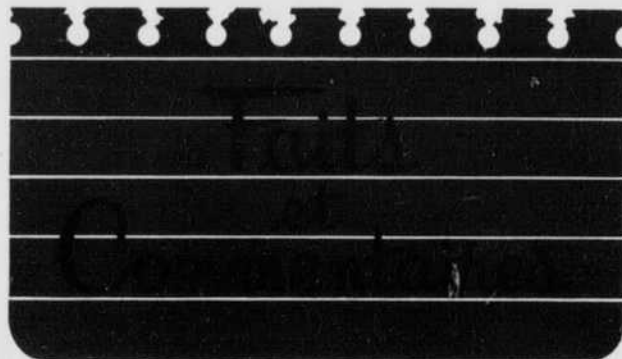
Une des pires absurdités qu'il ait proférées (dans la *Critique de la raison dialectique*) aura consisté à dire que le marxisme ne peut être dépassé — comme si Nietzsche ou Bergson, pour ne prendre que ces deux noms, n'avaient pas existé. Il peut n'être pas tout à fait déraisonnable de dire qu'un Platon, un Leibniz ou un Hegel ne peut pas être dépassé. Mais cela n'a au contraire aucun sens là où il s'agit d'un Marx dont l'œuvre est si manifestement conditionnée par une situation économique et historique donnée, qui depuis lors n'a cessé d'évoluer dans un sens trop souvent peu conforme à ses prophéties. A moins que, sous le terme de marxiste, on ne mette quelque chose qui n'a plus aucun rapport avec ce que le marxisme fut en réalité. Ici encore, c'est la malhonnêteté qui triomphe.

Là est la raison profonde pour laquelle le double événement de Stockholm doit être jugé désastreux. En la personne de Sartre, c'est un fossoyeur de l'Occident que le jury a porté sur le pavois. Cet Occident, Sartre l'aura sacrifié sur l'autel d'un monde socialiste, qu'il affecte de croire au moins partiellement réalisé à l'Est, alors qu'il sait fort bien que les démocraties populaires existantes n'en sont que les hideuses caricatures et qu'elles foulent au pied cyniquement ces mêmes libertés qu'un socialisme digne de ce nom entend promouvoir. Voilà où mène la dénonciation de l'esprit de sérieux.

(Texte paru dans *Les Nouvelles littéraires* du 29 octobre 1964.)

Puissé-je tisser une toile immortelle avec une petite trame de mots, arracher aux abîmes souterrains les racines mêmes de la vie, écrire cent mille mots magiques aussi grands que mon désir, et jeter la somme de mon expérience sur trois cents pages — alors la Mort pourrait me prendre, car j'aurais vécu : j'aurais tué le désir et vaincu la Mort.

Thomas Wolfe



Gilbert Cesbron vient de publier, chez Robert Laffont, un ouvrage sur le travail et la situation des femmes dans la société. Le titre en est fort joli: Une abeille contre la vitre.



M. le chanoine Groulx vient de publier, chez Fides, un ouvrage intitulé: Chemins de l'avenir.

Le Conseil des Arts du Canada publie, quatre fois par année, un bulletin qui s'intitule Nouvelles du Conseil des Arts du Canada. Comme son nom l'indique, ce bulletin apporte à ses lecteurs des nouvelles sur l'activité du Conseil des Arts. Il est envoyé gratuitement à ceux qui en font la demande; il suffit pour cela de s'adresser au Service d'information, Conseil des Arts du Canada, 140 rue Wellington, Ottawa 4 (Ontario).

Dans son Bloc-notes du Figaro littéraire du 10 au 16 décembre, François Mauriac a deux réflexions qui ne manquent ni de justesse ni de profondeur. Parlant d'un hebdomadaire en mal de publicité qui proclamait: "Paul VI a peur", il écrivait: "A chacun sa peur. Celle du Saint-Père, si elle existe, c'est ce qu'éprouve le pêcheur en pleine tempête qui regarde avec amour à la proue, sur le coussin, son Dieu endormi."

Plus loin, Mauriac glose ainsi sur le voyage de Paul VI aux Indes: "Que chacun de nous s'évade, lui aussi, de son palais enchanté, de son Vatican intérieur! Le Christ, c'est les autres. S'il n'existait, parmi les chrétiens, qu'une certaine espèce de dévots, le Christ, ce serait le luxe de quelques-uns, le confort spirituel de quelques vieux messieurs et de quelques vieilles dames qui ont peur de la mort."

En novembre dernier mourait Pierre Daviault, linguiste, traducteur et homme de lettres bien connu. Né à St-Jérôme en 1899, il avait été journaliste et courriériste parlementaire à La Presse avant de passer au Bureau fédéral des traductions, à Ottawa. Titulaire de la médaille de l'Académie française et de la médaille Chauveau de la Société Royale, M. Daviault était membre de l'Académie canadienne-française et avait été président de la Société royale.

M. Daviault est l'auteur de plusieurs ouvrages sur la langue et la traduction, tels que: L'expression juste en traduction, Traduction, Dictionnaire militaire, Langage et traduction; ainsi que de plusieurs ouvrages historiques tels que: La grande aventure de Lemoyne d'Iberville, Le baron de Saint-Castin, chef abénaquis, Artistes, aventuriers, grands hommes, Histoires, légendes et destins.

Dans la livraison de novembre 1964 de la revue Prêtres diocésains, on trouve cette remarque à propos de l'ouvrage de Pierre Lecarme, Hypocrite lecteur: "Ces pages, écrites par un professeur de lettres, exposent les différents problèmes touchant la lecture avec talent et netteté. On regrette de ne trouver des références aux lois de l'Eglise en la matière que dans une note, sous prétexte que ces lois concernent "le plus souvent des ouvrages de théologie": le professeur de Lettres supérieures aurait-il oublié Gide, France et même Voltaire?"

"S'imaginer que la littérature obscène laissera intacte la pureté des mœurs, que la littérature violente ne déchainera pas la violence, que les « idées » ne seront pas des « forces », que les passions excitées resteront dans le cœur sans passer dans les actes, c'est ignorer les résultats les mieux démontrés de toute la psychologie physiologique."

Alfred FOUILLEE



Dr Georges Durand:

Lettre de France

Le 5 octobre 1961, la rue Barbet de Jouy voyait flotter pour la première fois le drapeau à croix d'argent et fleurs de lys sur fond d'azur. La province de Québec s'installait officiellement à Paris. Beaucoup de Français attendaient ce jour plus ou moins confusément; ils l'accueillirent avec joie et espérance. Au lendemain des fastueuses manifestations qui entourèrent cet événement, le premier Délégué général du Gouvernement du Québec à Paris, M. Charles A. Lussier, se trouvait devant une page blanche où il lui fallait inscrire les lignes essentielles d'un vaste programme: installer les relations entre le Québec et la France dans une perspective nouvelle. Chantier immense où tout était à créer dans le moindre détail et les domaines les plus divers; beaucoup de travail, peu d'ouvriers, mais à la tête l'homme qu'il fallait (si j'osais être bilingue, je dirais *the right man...*) œuvrant sans mesurer sa peine avec intelligence, enthousiasme et opiniâtreté.

Octobre 1964, une nouvelle surprenante nous parvenait, d'abord discrète puis hélas! de plus en plus précise, M. Charles A. Lussier, appelé à d'autres fonctions, allait rentrer au Canada.

J'aurais voulu établir le bilan de ces trois années d'exercice, mais il me faudrait beaucoup plus de place et de compétence pour ne rien oublier. Je m'efforcerai simplement de citer quelques-uns des efforts accomplis par la Délégation générale dans les deux domaines qui lui étaient plus spécialement impartis, l'économique et le culturel.

Sur le plan économique, l'Etat du Québec se proposait de joindre non seulement la France mais toutes les nations du marché commun européen. Il s'agissait de donner toutes les informations nécessaires sur les richesses naturelles du pays, sur leurs possibilités d'exploitation et de transformation au Québec même, de faire appel à toute collaboration financière et technique pour contribuer à l'installation d'un grand complexe sidérurgique et à la création d'une industrie secondaire. Avec le concours de ses conseillers économiques, M. Georges Mercier d'abord, M. Patrick Hyndman ensuite, M. Lussier a mené à bien de nombreuses négociations en diverses voies (énergie nucléaire, électronique, électricité, industrie chimique, aluminium, acier, automobile, papier, etc...). L'action de la Délégation générale a obtenu

des résultats concrets en bien des points: les études techniques et de rentabilité en matière de sidérurgie ont été confiées à des bureaux français; deux grandes sociétés françaises, Peugeot et Renault, produiront l'an prochain des automobiles au Québec; des ingénieurs français participeront à la construction du métro de Montréal, etc... Tout récemment s'est ouvert à Milan un bureau économique dépendant directement de la Délégation de Paris.

Sur le plan culturel, le gouvernement du Québec visait à un rapprochement avec la France et les pays de langue et culture françaises ayant accédé à l'indépendance. On mesure sans peine l'ampleur de la tâche. Aidé de MM. Robert Elie, conseiller culturel, André Giroux, chargé des questions de presse et d'information, et Jean Hamelin, adjoint au conseiller culturel, M. Charles Lussier a accompli un travail immense dont mes amis et moi-même avons été les témoins attentifs. Si nous l'interrogeons, le Délégué général nous dira bien modestement: « Il est presque impossible de parler de réalisation puisque nous avons d'abord voulu nous attacher à un travail d'aplanissement. Les résultats immédiats, plus faciles à atteindre dans un sens, ne nous préoccupaient pas à vrai dire... Qu'avons-nous recherché sinon que les Français sachent enfin que le Québec est une entité particulière à l'intérieur du Canada. Que le Québec n'est pas une réminiscence de la vieille France avec quelques lambeaux d'un empire oublié... Il nous fallait expliquer, exposer le Québec... C'est une tâche de patience, de répétition... »

Informar les Français fut en effet la préoccupation constante de M. Lussier. Dès les premiers mois de son installation il favorisa la préparation et la publication de numéros spéciaux consacrés au Québec dans la presse et des périodiques tels que *Panorama chrétien*, *La Revue Française*, *Le Monde*, *Les Echos*, *Constellation*. Il encouragea plusieurs écrivains à consacrer des études au Canada français. Le couronnement de ses efforts en ce domaine me paraît bien être la publication de la revue *Québec 64*, inestimable instrument d'information auquel je consacrerai une toute prochaine lettre.

M. Lussier est un ami clairvoyant de la France, il sait très bien discerner ce qu'il convient d'emprunter à notre pays et ce qu'il vaut mieux lui laisser. Dans cette optique, il s'est efforcé de

favoriser la venue et l'organisation du travail de nombreuses missions québécoises: Commission Royale d'Enquête sur l'Education, Commission des Ecoles Catholiques de Montréal, missions fréquentes d'envoyés du Ministère des Affaires Culturelles, missions de bibliothécaires, missions de nombreux doyens de Facultés notamment de Droit, Médecine, Génie, Sciences, Commerce, Philosophie, Sciences sociales et politiques, etc... Toutes ces visites ayant pour but de rapprocher le Québec de la France sur un « plan largement culturel, socialement culturel ».

L'annonce du départ de M. Lussier a été accueillie avec consternation par tous les Français qui ont pu apprécier la solidité et l'efficacité de son amitié. Il n'était pas de ceux qui jugent agaçantes ou inopportunes les manifestations de sympathie qu'une grande partie de la population française organise volontiers en faveur des Canadiens. Dès son arrivée à la direction de la Maison des Etudiants canadiens de la Cité Universitaire, en 1957, il montra son intérêt à notre Association Nationale France-Canada. Il a immédiatement compris qu'il y avait à l'origine de notre mouvement autre chose qu'un élan passionnel s'alimentant à des souvenirs historiques dépassés ou des évocations sentimentales rapidement caduques. Il nous a aidés à élaborer une doctrine de l'amitié franco-canadienne correspondant aux besoins actuels de nos deux patries.

La Délégation du Québec, à peine ouverte, devint la « Maison » des amis du Québec. Nous y trouvions sans réticence tous les renseignements que nous cherchions, toute l'aide que nous attendions, nous nous y sentions chez nous, en communication directe avec le Canada français. Notre action s'est trouvée potentialisée; nos initiatives ne se heurtaient plus à une indifférence courtoise et dilatoire. Tout projet raisonnable recevait l'ap-

pui de M. Lussier. Quand il avait dit « J'en fais mon affaire », nous pouvions être assurés que cette affaire aboutirait. C'est ainsi que nous avons pu rendre annuel notre Prix Littéraire France-Canada, organiser des Colloques franco-canadiens dont la qualité s'est imposée, distribuer depuis trois ans des prix scolaires à une centaine d'établissements d'enseignement, fournir à nos comités régionaux des documents d'information qui leur permettent de travailler, établir des fonds canadiens dans plusieurs bibliothèques importantes, organiser des stages d'étudiants, etc... Je suis obligé de me limiter à cette énumération incomplète, me réservant de revenir, un jour ou l'autre, sur telle ou telle de ces réalisations.

Certes nous ne sommes pas inquiets: M. Lussier laisse, avec ses collaborateurs dont nous connaissons les qualités, un organisme « bien rodé » et préparé à d'autres développements. Le nouveau Délégué général, M. Jean Chapdelaine, arrive en France auréolé de son activité brillante dans la diplomatie canadienne et plusieurs d'entre nous l'ont rencontré lorsqu'il était le proche collaborateur de S. Exc. le général Georges Vanier qui nous a tant encouragés.

Mais nous sommes tristes parce que deux amis nous quittent, je veux dire Charles et Monique Lussier. Il me faudrait une plume plus délicate pour décrire ici le rôle, tout en nuances, de Madame Lussier auprès de son mari. Elle a été pour tous ceux qui l'ont approchée le type idéal de la Canadienne française, alliant la grâce et l'élégance à la culture la plus exigeante, à la fois mère attentive et femme du monde toujours disponible. Monsieur et Madame Charles Lussier ont présenté le Québec à la France sous son visage le plus attachant, celui de l'intelligence et du cœur.

Docteur Georges DURAND

Les œuvres d'art sont d'une infinie solitude; rien n'est pire que la critique pour les aborder. Seul l'amour peut les saisir, les garder, être juste envers elles.

Rainer Maria RILKE

*

La peinture est une poésie qui se voit au lieu de se sentir; et la poésie est une peinture qui se sent au lieu de se voir.

Léonard de VINCI

(Suite de la page 148)

Le prêtre attendait, les mains étendues, l'une recouvrant l'autre. Il ne manquait ni de discrétion ni de cordialité. Impuissant à deviner quel nouveau problème il allait avoir à résoudre il demeurait calme pour être, dans un instant, plus réceptif. Les images du gardian devinrent plus immédiates. Il regardait maintenant avec plus d'attention le bureau du prêtre qui lui parut ridiculement étroit, écrasé par son plafond, une prison à laquelle l'insignifiance d'âme des Fontanais servait de serrure et de chaînes, un cachot qui retenait captifs des qualités, des élans, une vie. Sa chaleur humaine n'y réchauffait que des pierres. Quant à son idéal de prêtre ? Le pourquoi d'une vie qui ne se vit qu'une fois ?... En ces matières, le gardian avait son ignorance...

Il s'aperçut toutefois que, mis à part les jugements qu'il portait sur l'état de vie du curé, tout le reste n'était pas des trouvailles. Il avait eu tout le temps d'en souffrir. La satisfaction intérieure qu'il éprouvait si intensément, cette espèce d'exaltation et de joie qui renaissait en lui, cette reprise de possession de sa force d'homme venaient d'une autre source. Il lui apparut clairement que le motif de ses humiliations des mois écoulés avait été son impossibilité à parler et, en ce moment, rien ne lui parut plus lâche que son mutisme devant des événements dont une explication franche eût dénoué les fils. Mais à qui aurait-il pu parler ? Comment, avec eux, commencer ses phrases ? Quel sens exact donnaient-ils à leurs mots et quelle porte ses paroles auraient-elles ouverte dans leur tête ? Muet, il l'avait été comme on l'est dans un pays dont on n'entend pas le langage et où, pour les choses essentielles de la vie, manger, dormir, travailler surtout, on communique sa pensée par des signes. Il en était donc resté à ces gestes sommaires. Et il n'y avait rien pu changer. Leurs frontières naturelles, pour poétiques ou religieuses qu'elles fussent, n'étaient, au fond, que des symboles. Les os mêmes de leur tête étaient cadencés. Leur drame se situait là, à cette borne de leur front, jamais renversée, indéracinable, jamais déplacée d'un millimètre, derrière laquelle, leur vie durant, s'accumulaient leurs égoïsmes, mijotaient leurs rancœurs, s'envenimaient leurs colères. Où la parole est absente, l'air devient stérile, et ce n'était pas les quelques banalités qui agitaient leur langue qui ressemblaient à des mots d'homme. « Il vaut mieux, se dit-il, échanger des insultes qu'en rester à cet état de permanent mensonge. Ma tête pourrissait comme les leurs. » Mais aujourd'hui, il s'éveillait. Il parlerait. En face de lui un homme lui répondrait. Sa respiration d'homme en serait fécondée. Ensemble, ce prêtre et lui, ils ensemenceraient enfin un peu de vie. Il n'attendait pas des miracles, mais de ne plus avancer vers le rien. En ces quelques instants, il avait déjà fait, tout seul, un long chemin.

Il se tourna vers le prêtre et s'accouda à sa table. Il se souvint de la question posée.

— Laissons les Saintes-Maries, lui dit-il, et s'étonnant presque de son audace : ... — que faites-vous ici ? L'abbé Tessier sourit.

Était-ce donc là ce difficile problème ?

La réponse ne se fit pas attendre. Elle vint comme

si, depuis des années, le prêtre se l'était mille fois répétée.

— Je remercie Dieu chaque jour de me garder la foi.

Le gardian ne comprit qu'à moitié.

— Et c'est tout lui répondit-il.

— Estimez-vous que ce soit trop peu ? En ce cas, trouvez vite autre chose... Et comme le gardian se taisait :

— Avec la foi que Dieu me garde par grâce, je trace des sentiers dans mon hiver. Penseriez-vous qu'il soit mieux que je n'en ouvre point ?

— Où vous conduisent-ils ?

— Où ils me conduisent, Dieu le sait. Il suffit que je voie mes paroissiens les suivre.

— Et voyez-vous qu'ils les suivent, vos paroissiens ?

— Ne les méprisez pas. Ils n'y avancent pas souvent en chantant. Ils ne s'y bousculent pas. A la file indienne ! Il y a des premiers et des derniers...

— Et quand vous prêchez, les jours de fête, à qui parlez-vous ?

Le visage du prêtre s'attrista.

— Ces jours-là, je m'égare. La preuve en est qu'ils ne me suivent plus.

Le gardian se raidit intérieurement par effet d'une peur subite dont il devinait confusément le motif : celle, déjà, d'un engagement personnel. « Il y a des lumières qui laissent leur trace dans l'œil, se dit-il, et je ne suis pas curé, moi ! Je suis un gardian amoureux... » Il eût voulu faire un geste, celui qui aurait, sur-le-champ, mis fin à la conversation. Inventer n'importe quoi, se lever et partir. Une bouffée de vent de mer caressa son visage. La Fontaine-au-Bois ? « Les abandonner tous, et ce jour même ! Les Fontanais parce qu'ils ne pensent à rien — le curé, parce qu'il pense déjà trop... »

Il regarda le prêtre : « Qu'il enlève sa soutane et ce col blanc qui lui gaine le cou, et c'est un paysan. Une faux à la main et sa poitrine offerte au soleil, et le voilà moissonneur, leur égal et leur frère. » Sous ses cheveux grisonnants, le visage de l'abbé Tessier n'offrait, en effet, rien d'extraordinaire, sauf cependant que la vulgarité des autres en était absente. « Ce visage m'attire et je ne sais pas pourquoi. Voilà bien le moment où il faudrait être plus savant ! Sur cette écorce s'inscrivent les signes d'une supériorité, d'une force, d'une maîtrise de soi, bien qu'elle ressemble à leur écorce. Et ses yeux ?... » Il renonça à analyser davantage et se reconnut pauvre.

Il en souffrit.

« Que suis-je en face de lui ? »

Il résolut d'en finir.

— Veuillez m'excuser, j'en ai déjà trop dit.

— Pas assez...

Et ces mots étaient prononcés de telle façon que toute curiosité cédait la place à un désir et que tout allait très vite maintenant dans la tête du gardian.

— Enfin, dit-il au prêtre, où voulez-vous me conduire ?

— Où je veux vous conduire ? Lazare, croyez-moi ! nulle part. Ai-je la tête d'un capitaine ? Je suis conduit moi-même et avance comme je peux. Je m'efforce de répondre à vos questions sans mentir. Mais, parlons, si vous préférez, d'autre chose...

Le gardian souffrit encore, d'une autre façon plus profonde.

— Je parle, répondit-il doucement, de ce qui me vient à l'esprit. Voilà six mois que je ne parlais plus. » Il se demandait s'il irait jusqu'au bout et il s'y résolut: « Je veux encore vous demander ceci, mais je l'exprimerai mal: à tracer vos sentiers, comme vous dites, dans vos hivers, à organiser, derrière vous, ces processions à la file indienne, ne vous sentez-vous pas seul... tout seul... trop seul ?

— Un mot au moins est erroné: je n'organise rien. Je marche, la pelle à la main. Et pourquoi, comment surtout voudriez-vous qu'on y soit deux devant ?

— Je ne comprends pas.

— Moi je comprends que le christianisme est d'abord un exercice d'imitation. Eu égard à cette vérité d'Évangile, chacun possède ses références. François d'Assise avait les siennes. Vos saintes Maries, et ajoutez-y votre sainte Sarah, que je connais par les livres, n'ont pas évangélisé la Camargue sans posséder les leurs. En face de ces saints, je ne suis que le curé de la Fontaine-au-Bois, ce qui ne signifie pas que je me serais embarqué dans cette galère sans gouvernail. Même si mon thermomètre de sainteté ne quitte guère le zéro, je ne suis pas si sot. Il se mit à réciter: « Or, ils étaient en route, montant à Jérusalem. Et Jésus marchait devant eux. Et ils étaient saisis d'étonnement. Et ceux qui suivaient avaient peur. Et il se mit à leur dire ce qui allait arriver: « Voici que nous montons à Jérusalem. Et que le Fils de l'Homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes. Et ils le condamneront à mort et le livreront aux Gentils. Et il sera l'objet de moqueries. Et il sera insulté et couvert de crachats. Et après l'avoir flagellé, ils le tueront. Mais il ressuscitera le troisième jour. Ils ne comprirent rien à tout cela. Et cette parole leur était cachée. Et ils ne savaient pas ce qu'il leur disait... » Lazare, telle est ma référence. Je vous ai cité tout le passage, mais, pour moi, une seule phrase suffit: « Et Jésus marchait devant eux. » Quant aux autres, ils suivaient, voyez, comme mes Fontanais, en tirant la jambe, en hésitant, en se posant des questions pas très intelligentes, mais enfin ils suivaient. Cela a fini, oui, par les conduire assez loin. Le souci du Christ ne fut pas cependant d'être suivi, il fut d'avoir le courage d'avancer devant eux, tout seul. Cela vous étonnerait-il encore ? En ce cas éclairez-moi vous-même... »

Le gardian inclina un peu la tête. Il prononça, presque bas:

— Et si dans cette troupe, il y en a un qui comprend... est-il condamné, lui aussi, à avancer tout seul... devant ?

Le prêtre hésita. Il regarda plus intensément le gardian pour déterminer, dans l'invisible, ses lignes de résistance et de rupture, et sans doute satisfait de son examen répondit: « Oui. » Son effort avait-il été trop grand, son inquiétude était-elle inapaisée ? Il passa sa main sur son front et se tourna vers la fenêtre: « Quel temps, dit-il, ah ! mais, quel temps ! Je me demande ce qui survivra à ce gel ? Je n'ai jamais vu ça ! Vous non plus, sans doute. » Il se leva, remplaça sur les chenets les deux bûches consumées, s'avança vers le gardian et très à son aise:

— Lazare, rappelez-vous que vous êtes venu pour casser mon bois... Mon bois étant cassé (il lui montra en riant les bûches à côté de la cheminée), chantez-moi une de vos chansons de gardian, de celles du bord de la mer, de vos forêts, de vos marécages. On dit qu'il y en a de fort belles... Je la retrouverai sur mon... orgue ! Il a bonne mine mon orgue, n'est-ce pas ? Et nous la chanterons ensuite tous les deux, en musique...

— Laissons-là les chansons, lui répondit le gardian, comme nous avons laissé les Saintes-Maries... Devant eux, disiez-vous, et... seul ?

Le visage du prêtre demeura très doux. Il répondit en avançant vers la fenêtre et en tournant le dos au gardian. Il regardait la neige et tenait ses deux mains appuyées à la vitre.

— C'est inconfortable, je l'admetts, mais je n'ai pas le choix. Si l'on pouvait choisir, on s'y placerait de bon cœur derrière, je vous l'affirme, avec la foule, avec le nombre ! Quelle bonne affaire ! Et on crierait, derrière, avec la foule ! N'importe quoi, suivant les jours, mais on crierait ! C'est cela, n'est-ce pas, qui est beau, et exaltant ! Magnifique, vous dis-je ! Se laisser porter, et, pour avoir l'air de les aimer, crier plus fort qu'eux ! C'est dans ce remue-ménage qu'on entre en contact avec le peuple et qu'on l'aime puisqu'on crie ce qu'il crie et que ses chansons sont les nôtres ! Et puis, on se sent en sécurité, voyons, on ne craint plus rien ! Tant d'hommes réunis ne peuvent pas se tromper. Ce qu'ils crient est donc vrai. On baigne dans la vérité, dans un Océan Pacifique de vérité. On voudrait bien s'endormir dans ce bain. On est heureux ! On bâtit honnêtement le monde ! C'est d'autant plus aisé qu'on est irresponsable... Puisqu'on est tout le monde, ce n'est plus moi, ce n'est plus lui, c'est tous, ce qui revient à dire que ce n'est plus personne ! Quelle bonne affaire ! On est léger comme un papillon ! On bouscule tel ou tel (ils n'y seront pas nombreux) qui essaie de nager à contre-courant ! Et de bon cœur ! Avec un cœur droit ! On ne l'interroge pas. Ses intentions ne peuvent être saines. On l'insulte ! « Voilà, disent-ils, d'où nous vient tout le mal ! Regardez-le celui-là ! Retenez-le ! Il va faire tout rater ! » Rater quoi ? Que pourrait-il faire rater, tout seul ? Pour une fois, ils ont raison. A lui tout seul, parce qu'il nage en remontant la vague, il est plus fort qu'elle. « Si vous ne le noyez pas, nous ne pourrions plus avancer. »

Il ne regarde plus la neige. Les mains derrière le dos, il va maintenant de la fenêtre à l'harmonium, quatre ou cinq pas et il revient. Son visage est devenu sévère.

— C'est comme si on pouvait prétendre, continue-t-il, que mille hommes déguisés en tambours de ville, pèsent plus, en qualité de vérité, qu'un seul, dépourvu et contredit. Comme si on pouvait affirmer, en considérant ces choses sous un autre éclairage, celui, bien connu, de la peur, de ce cancer de la peur qui ronge le cœur de l'homme, que ces milles tambourineurs, tapant ensemble sur leur instrument, représentent une somme de courage plus élevée que le courage de cet homme sans tambour, chargé d'un poids de souffrance et de rêve ! Combien de fois l'aurai-je faite cette addition !

Brin de sagesse

« Il n'est pas, dans le royaume de l'esprit, de beauté valable sans bénéfice moral. Les poèmes, les romans, les tragédies, les comédies, l'histoire, atteignent à leur sommet par leur puissance éducatrice. Si éclatante que soit l'orchestration verbale, qui pourtant frappe tous les sens et provoque l'exaltation que dispensent l'azur, la nuit brillante, le vent marin, c'est par la vérité et la dignité que la production de l'esprit règne et opère. On reconnaît la nécessité d'un livre aux maximes que l'on en peut tirer. Tout travail d'art doit contenir une leçon, et devenir un repas offert à d'innombrables convives. »

Contesse de NOAILLES

Index des auteurs

- | | |
|---------------------------------------|---|
| BARS (H.), p. 122 | MACDONALD (R.), p. 136 |
| BASILE (J.), pp. 124 et 136 | MARAULT (J.), p. 126 |
| BELLAIRS (G.), p. 136 | MARCUS (C.), p. 136 |
| BLYTON (E.), p. 130 | MARIE DE SAINT-DOMINIQUE (Mère), p. 130 |
| BOURLIAGUET (L.), p. 132 | MARROU (H.), p. 127 |
| CARTIER (G.), pp. 119 et 136 | MONGREDIEN (G.), p. 136 |
| COPLESTON (F.), p. 120 | MORIN (V.), p. 126 |
| COXE (G.H.), p. 136 | OTTILK (G.), p. 137 |
| DAISNE (J.), p. 136 | PERUTZ (K.), p. 137 |
| DALY (E.), p. 136 | PRIESTLEY (J.-B.), p. 137 |
| DANIELOU (J.), p. 127 | QUINE (C.), p. 131 |
| DEVAL (J.), p. 136 | RAHNER (K.), p. 127 |
| DHEILLY (J.), p. 128 | RAT (M.), p. 137 |
| DIELETTE, p. 131 | REY (J.-A.), p. 137 |
| DINGEON (J.-M.), p. 130 | SAHL (H.), p. 137 |
| ELY (P.), p. 136 | SIDEY (H.), p. 137 |
| FERRET (C.), p. 132 | SOLER (B.), p. 137 |
| GRIMM (F.), p. 130 | STEINMANN (J.), p. 129 |
| HAYEK (M.), p. 126 | SULLIVAN (J.), p. 137 |
| ***Histoire des civilisations, p. 132 | THIERRY (S.), p. 137 |
| HUBLET (A.), p. 131 | ULLMAN (J.R.), p. 137 |
| LAPLANE (G.), p. 136 | USHER (F.), p. 137 |
| LAURENT (M.-C.), p. 136 | WALIULLAH (S.), p. 137 |

LECTURES

REVUE MENSUELLE DE CULTURE ET DE
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

SERVICE DE BIBLIOGRAPHIE
ET DE DOCUMENTATION DE FIDES

245 est, boul. Dorchester, Montréal — UN. 1-9621

Direction: R.P. Roland-M. CHARLAND, c.s.c.

Rédaction: Rita LECLERC

Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication.

Abonnement annuel: \$3.00

Le numéro: \$0.30

Publication approuvée par l'Ordinaire

“Je trace des sentiers dans mon hiver...”

Le gardian connaissait l'abbé Tessier pour l'avoir vu, les dimanches, célébrer la messe et pour l'avoir rencontré, assez souvent, dans la rue de la Fontaine-au-Bois. Il partageait la vie de ses paroissiens, entraînait volontiers chez eux et prenait place à leur table. Chez ses patrons, ses visites étaient rares, mais il saluait aimablement toute la famille. Le gardian appréciait la simplicité et la franchise de ce prêtre. Ses sermons lui plaisaient. Ce curé avait le respect de la parole sacrée, mais les efforts d'adaptation qu'il s'imposait pour rendre son enseignement pratique ne permettaient pas toujours au gardian d'en remarquer les qualités. Trop d'allusions à la vie propre des Fontanais, trop d'images empruntées à leur profession, et jusqu'à des intonations de voix, des silences ou des colères n'avaient de sens que pour ses paroissiens. Il admirait et envoyait secrètement ce prêtre de son acception, sûrement très douloureuse, d'une telle discipline, mais à la vérité, tout cela, même héroïquement pratiqué, lui paraissait tellement différent de la religion des Saintes-Maries que les sermons du prêtre, et même ses comportements demeuraient sur lui sans effets. Rien ne le liait à ce curé, sans doute parce qu'il était l'étranger. Il ne lui faisait aucun reproche. Il le plaignait d'être contraint de descendre perpétuellement au niveau d'entendement de ses paroissiens et d'user sa vie à cet exercice sévère et épuisant.

Cela se comprenait mieux les jours de grandes fêtes. Le gardian se réjouissait à l'avance de ces solennités. À l'Evangile, lentement, presque majestueusement, le curé montait en chaire et, dès qu'il avait commencé son sermon, oubliait son auditoire. Il parlait à d'autres en une langue harmonieuse, poétique et châtiée. Il se tenait droit comme une statue, regardant devant lui, cherchant et trouvant, au-dessus des nues à longs cheveux, des nues moins rebelles. Son vocabulaire s'enrichissait, ses phrases s'appelaient l'une l'autre, son débit s'adaptait enfin à son élan intérieur. Il offrait sa franchise, sa ferveur et sa foi à un auditoire invisible. Au bout de certaines cadences, maintenant ses bras levés et ses grosses mains ouvertes, il s'arrêtait pour lui sourire. À ces moments, le gardian revoyait ses étangs, la mer qui s'étire au pied des Saintes-Maries, la statue de Mireille, ses gitans et leur église crénelée. Il fermait les yeux et essayait de deviner entre des branches la direction de sentiers inconnus. Mais déjà le prêtre en arrivait au terme de son évocation. La vue de ces hommes et femmes rassemblés lui rappelait la dure réalité de sa condition. C'en était fini pour cette fois ! Ses gestes redevenaient subitement humbles. Il achevait son prône sur quelques phrases embarrassées d'excuses. Il redescendait comme un pauvre, en courbant l'échine.

Ci-dessous, un extrait du livre de Jean Mon-
taurier: *Et ils le reconnurent...* (Plon). Un bohémien, — le Gardian — exilé loin des siens par un chagrin d'amour, travaille comme domestique chez des maîtres durs et âpres au gain. Il y voit maltraité et sur le point d'être exploité un pauvre infirme pour lequel il s'est pris d'amitié. Que doit-il faire ? Une rencontre avec le curé du village l'éclairera sans doute... C'est cette rencontre qui nous est racontée ici dans une très belle page. (N.D.L.R.)

Le gardian se réinstallait avec lui à la Fontaine-au-Bois, mais il lui savait gré de ses oublis dans un rêve...

« Voilà des mois, Lazare, que j'attends votre visite ! Ne pensez plus à votre hache et parlez-moi des Saintes-Maries... »

D'où vint au gardian l'inspiration de sa réponse ? Assis devant la table du prêtre, il regardait les murs, les livres, le crucifix étendu sur sa croix. Voyait-il cependant quelque chose ? Il attendait plutôt que sa réponse fût mûre, en accord avec ce qu'il sentait s'agiter subitement en lui de fierté, d'humiliation et de colère. Pour la première fois depuis l'envol des flamants roses, il était redevenu lui-même. Passèrent devant ses yeux des images : sa mansarde glacée de domestique — la misérable étable éclairée de sa lanterne à fil de fer — cette maison puante — ce pays rebougri, corseté dans ses frontières : le ravin, la forêt, le mur de Chine du paganisme des habitants d'en bas — les Fontanais avec leurs passions mesquines, leur religion sans authenticité, leur goût du médiocre, leur atrophie d'âme, leur acharnement morbide et inconscient à suivre comme des fantômes, à tourner comme des bêtes derrière les barreaux de leur cage, à s'aimer vénale, sordidement, et à appeler charité chrétienne ce qui eût pu tout aussi bien porter le nom de baine pour peu que le contenu du vase changeât de coloration.

Et même s'il était méchant ce matin, même si sa hâte de revivre lui imposait sa loi des généralisations injustes, même si, parmi les Fontanais, tel et tel n'était pas si médiocre et souffrait comme lui de se sentir à l'étroit dans ce pays trop beau pour être si quelconque, même si tous les Fontanais réunis eussent applaudi ensemble à son désir d'évasion et eussent employé les moyens propres à le réaliser, il en restait quatre, ses patrons, dont il connaissait l'âme.

« Gardian... j'ai peur... »

Sans Martin ?...

Mais qu'y changerait-il ?

Ces idées lui vinrent peut-être à l'esprit parce qu'il se trouvait, dans le bureau de ce prêtre, comme en terrain neutre, exterritorialisé — comme dans une île entourée d'eaux profondes et crouillantes qui ne montaient plus jusqu'à son cœur — sur un rocher élevé d'où il pouvait voir sans être vu, d'où il voulait même ne rien voir, enfin seul sous un ciel neuf comme autrefois devant l'étang des Saintes-Maries, quand Angela l'avait abandonné. Il avait voulu sécher sa plaie et tout était à refaire. Il s'y était mal pris. Le remède avait été pire que le mal.